Werk

Titel: CHAPITRE VI.

Jahr: 1878

PURL: https://resolver.sub.uni-goettingen.de/purl?129323659_0042|log41

Kontakt/Contact

Digizeitschriften e.V.
SUB Göttingen
Platz der Göttinger Sieben 1
37073 Göttingen

info@digizeitschriften.de

CHAPITRE VI.

HISTOIRE DE L'INFANTERIE WALLONE DEPUIS LA TRÊVE DE DOUZE ANS JUSQU'A LA PAIX DES PYRÉNÉES.

(1624-1658.)

§ 1. La guerre aux Pays-Bas après l'expiration de la trêve de douze ans. — Guerre avec la France. — § 2. Épisodes de la guerre de Trente ans. — § 3. Révolte de la Catalogne.

---

§ 1.

La guerre aux Pays-Bas après l'expiration de la trêve de douze ans. — Guerre avec la France.

Pendant la période qu'embrasse ce chapitre, des événements nombreux et importants se passent sur différents points du théâtre de la guerre et partout on trouve des soldats wallons et aussi d'illustres compatriotes qui les commandent. Nous nous occuperons d'abord de la guerre que le gouvernement de nos provinces soutint contre les états généraux des Provinces-Unies lorsque, après la trêve de douze ans, tout espoir de conclure la paix fut évanoui; nous reprendrons ensuite le récit des événements principaux de la guerre de Trente ans dans lesquels des Belges ont joué un rôle considérable et ont brillé par leur génie non moins que par leur courage.

La trêve de douze ans conclue en 1609 entre l'Espagne et les Provinces-Unies expira le 21 avril 1621; elle fut prolongée jusqu'au mois d'août, mais alors les hostilités recommencèrent avec la même fureur.

En prévision du renouvellement probable de la guerre, le gouvernement des Pays-Bas avait fait des levées de troupes considérables. Dès le printemps de l'année 1620, le tercio wallon de Maximilien de Houchin, seigneur de Gulzin, avait été mis au complet par une levée de mille sept cent quatre-vingt-seize hommes recrutés dans les provinces wallones. Le sergent-major de ce tercio était Diego de Boisot-Tassis qui avait remplacé, en 1619, le sergent-major Claude de Miraulmont, dont nous avons rapporté la mort héroïque pendant la guerre de Bohême [1]. .

Onze compagnies libres d'infanterie wallone avaient été formées; une de quatre cents hommes avait pour chef Hubert des Mares, qui avait été sergent-major du tercio de Hennin, et dix de trois cents hommes [2].

Le duc d'Arschot, Philippe Charles de Ligne, avait été autorisé à lever un régiment d'infanterie basse-allemande, de douze compagnies de trois cents hommes [3]. Le baron de Balançon (Claude de Rye) avait complété, à quinze compagnies, son tercio bourguignon [4]; enfin le colonel Sébastien Baur avait levé un corps luxembourgeois de huit compagnies de trois cents hommes.

Dans la cavalerie, les préparatifs n'étaient pas moins importants. Trois

[1] Les capitaines étaient : Guillaume de Locquenghien qui avait remplacé Antoine de Maulde; Gérard de Laderrière, ancien capitaine du tercio de Thoricourt; Charles Du Chastel, seigneur de Termichy, ancien capitaine du tercio de Lafontaine; Lamoral de Mol; Antoine de T'Serclaes; Jacques des Lois, qui avait remplacé Gilles de Martigny passé au tercio de Buquoy; Charles Boullen, qui sortait du tercio de Buquoy et remplaçait Marc de Fiennes; Philippe René d'Yve, seigneur de Warelles; André de Havrech, seigneur de Rosilly, ancien capitaine du tercio de Thoricourt et qui remplaçait Jean de Houchin passé au régiment de Buquoy; Charles de Lannoy; Jean de Bonnières, qui avait succédé à Valentin de Lannoy; Charles Stassin, successeur de Charles d'Ursel; enfin Jean Guyard, qui avait remplacé Jean-Baptiste Perez de Baron.

[2] Elles avaient pour capitaines : Pierre Barré, ancien capitaine du tercio de Marnay où il avait remplacé Gabriel du Chasteler; Jean de Bruyn, ancien capitaine du tercio de Buquoy; Gabriel de Fisse, qui avait remplacé le capitaine d'Oyenbrugghe dans le tercio de Gulzin; Gérard de Souhay; Antoine de Maulde, qui sortait du tercio de Gulzin; Alexandre Schoorman; Pierre Schotte; Frédéric Meus; Antoine Granon et Nicolas de Lannoy.

[3] Les capitaines étaient : Bernardin d'Allamont, baron de Bussy; Pierre de Corbeville; Montreuil; Schingen; Berninck; Reiffenberg; Middelhausen Van Drunen et Henri de Steenhuys, ancien capitaine du tercio de Verdugo.

[4] Les capitaines étaient : le baron Simon de Poitiers; Hugues de Gerrudot de Ranconnières; Jean, marquis de Villemend; Antoine de Bouchaut; Jean de Ville; Louis de Meran d'Arboan; Louis de Combaron; Heneques Galleand, etc., etc.

corps de cinq cents chevaux avaient été formés sous le prince d'Épinoy, le comte Jean de Nassau et le comte d'Isenbourg. Chacun de ces corps se composait de trois compagnies de cuirassiers et de deux compagnies d'arquebusiers à cheval [1]. En outre, vingt-quatre compagnies libres de cavalerie wallone et bourguignonne, les unes de cent, les autres de deux cents chevaux cuirassiers, avaient été créées [2].

Ces armements, quoique déjà considérables, parurent bientôt insuffisants, et, au commencement de l'année suivante, on procéda à de nouvelles levées : le tercio wallon de Thomas de Wingarde, dont cinq compagnies formées précédemment, faisaient la guerre dans le Palatinat, fut porté à quinze compagnies [3]; les tercios de Paul Bernard de Fontaine, seigneur de Gomery, et d'Alexandre de Bournonville, comte de Hennin, furent complétés [4]. Le pre-

[1] Voici les noms des capitaines. Dans le 1er corps : capitaines de cuirassiers, Guillaume de Melun, prince d'Épinoy; Gabriel du Chasteler, seigneur d'Ansermont et François de Custine, seigneur d'Aufflance; capitaines d'arquebusiers : Jean de Carondelet, seigneur de Premecque, et Herman de Gomicourt, seigneur de Neufvillers. Dans le 2e corps : capitaines de cuirassiers, le comte Jean de Nassau; Jean-François de Raville; Charles d'Ursel, vicomte de Vyve. Capitaines d'arquebusiers, Adrien de Maelsen, seigneur de Tilbourg; Christoval de Medina Montaya. Dans le 3e corps : capitaines de cuirassiers, le comte Ernest d'Isenbourg; Adolphe de Eynatten, seigneur de Nieuwenbourg; Charles de Bryas, seigneur de Hernicourt. Capitaines d'arquebusiers, Jean-Charles d'Aubermont; Jean Van der Gracht, seigneur de Brehault. (Du Cornet, édition de M. de Robaulx de Soumoy.)

[2] Les capitaines de ces compagnies étaient : Guillaume, margrave de Bade; Albert de Ligne, prince de Barbançon; Alexandre de Robles, baron de Billy; Jean Verdugo; Valentin Levasseur, seigneur de Guernouval; Maurice de Haveskercke, seigneur de Bugny; Antoine de Rubempré, seigneur d'Aubigny; Emmanuel de Bourgogne, seigneur de Lembecque; Philippe Lamoral de Gand, dit *Vilain*, comte d'Isenghien; François d'Ongnies, seigneur de Courrières; Marc de Fiennes, seigneur de Lumbre; Jacques de Steelant; Théodore Van Eerwick, dit *Kerken;* Jean-Christophe de Scherrick; Jean-Baptiste Perez de Baron; Pedro de Heredia; Francois Leroy; Chrétien Stein; François de Rubempré, baron d'Everberg; Jean-Jacques de la Tour St-Quentin; François de Voisey, dit *Cleeron;* Claude-François, baron de Rey; Claude de Beaufremont, baron de Scey; Marc-François de Rey, baron de Discey. (Du Cornet, édition de M. de Robaulx de Soumoy.)

[3] Les capitaines étaient : Lambert Verreycken, seigneur de Ruart; Éverard de Plouvy; François d'Allamont, seigneur de Mercey; Jean de Nonancour, seigneur de Pouilly; Philippe de Wignacourt, seigneur d'Esplanques; François de Havrech; Charles Chonart; Frédéric de Maux; Ambroise Loetz; Gérard Draeck.

[4] Les capitaines du tercio de Fontaine étaient : Pierre Ernest de Chalon; Jean de Wignacourt, seigneur de Plouy; Gilles de Mesmaeker; François de Haveskerke, seigneur de Water-

mier recruta mille trois cent trente-trois hommes dans l'Artois, dans le Tournaisis et à Lille, à Douay et à Orchies; le second en leva mille cent quatre-vingt-dix-sept. Quarante-sept compagnies libres, la plupart de trois cents hommes, furent levées, trente-trois dans la Flandre et dans d'autres provinces, et quatorze dans le Brabant septentrional et dans le Limbourg [1].

La cavalerie reçut aussi de nouveaux accroissements : le prince de Barbançon, Albert de Ligne, leva un corps de cinq cents chevaux [2] et l'on créa en outre dix-neuf compagnies libres de cent cinquante à deux cents chevaux cuirassiers ou arquebusiers [3].

vliet; Alonzo-Fernandez Castillo; Pallas-François Van der Sterren; Artus Becquet; Huges de Wasselin; Maximilien de Longueval, sieur de Brache et Bertrand d'Oultrequin, dit le *Jeune*, qui sortait du régiment de Thoricourt. (Du Cornet, édition de M. de Robaulx de Soumoy.)

Les capitaines du tercio du comte de Hennin étaient : Antoine de Pompery; Jean de Reumont; Jean d'Eve du comté de Namur; Lancelot de Houdion, seigneur de Pipaix; Philippe de Hemond; Gérard de Prouvy; Simon de Hey; Servais de Lacourt; Pierre Lauretton; Jean de Resves; Frédéric de Maulde; François du Moulin; Guilbert de St-Genois; Christophe de Bonnours et Jean Beer. (Du Cornet, édition de M. Robaulx de Soumoy.)

[1] Les capitaines de ces compagnies libres étaient : Hugues de Baillencourt; Jean d'Yve, seigneur d'Yve; Jean-Gérard de Trazegnies; Guillaume de Namur, seigneur d'Elzée; Gilles-Othon de Trazegnies; Alexandre Schoorman; Octavio Banchy; Pierre Sprangers; Corneille d'Assignies; Charles de Clèves; Jean Van Zuylen, seigneur d'Erpe; Alphonse de Villers au Tertre, sieur de Lyhove; Charles de Malannoy; Servais de Licques, seigneur de Beaufort; Luc Hutoel; Robert de Catriz; Adrien Triest, seigneur de Lemberghe; Antoine de Vlierden; Pierre de La Fosse; François Van Weynsom; Jacques Roneret; Melchior Van Bever; Charles Corpelz; Ponthus de Wasselin; Louis Verreycken; Jean de Wasservas; Raes de Gavre, comte de Beaurieux; Martin de Marche; Jean de Pourre; Georges de Resteau; Jean de Failly, seigneur de Bernissart; Jean de Failly, seigneur de Hautecourt; Nicolas de Bourgogne, seigneur de Falay; Georges de Hersies; François de Beaudrenghien, seigneur de Gomaupont; Jean-Guillaume de Bockoltz; Jacques Danneux, seigneur de Boussoit-sur-Sambre; Jean de Willenhorst, seigneur de Horst, et Philippe Ranst. (Du Cornet, édition de M. de Robaulx de Soumoy.)

[2] Les capitaines de ce corps étaient : Albert de Ligne, prince de Barbançon; Frédéric Micault; Philippe de Crequy, seigneur de Coecove, qui avait été précédemment capitaine dans le tercio de Fontaine; Philippe Triest qui, plus tard, devint mestre de camp d'infanterie wallone, et Philippe Guillaume de la Pierre, seigneur du Fay. (Du Cornet, édition de M. de Robaulx de Soumoy.)

[3] Les capitaines de ces compagnies étaient : Hubert-Albert de Guernouval, seigneur de Blesquin, précédemment capitaine dans le tercio de Fontaine; Nicolas Legrand; Philippe de Daneux, baron de Crevecœur; Jean de Rubempré, baron d'Everberg; Jean-Adolphe de Palant, seigneur du Quesnoy; Adolphe, baron de Milendonck; Philippe de Mastaing, seigneur de Herimez; François de Pontailler, baron de Vangrenaus; Arnold Van Pyck; Lancelot de Grobbendonck; Charles de Bourgogne, baron de Wacken, qui devint plus tard mestre de camp d'un tercio

Quant aux tercios wallons de Guillaume Verdugo et de feu le comte de Buquoy, ils étaient restés, de même que le tercio bourguignon de Balançon, dans l'armée de Gonzalve de Cordoue qui opérait dans le Palatinat, comme nous le verrons plus loin.

Dès la reprise des hostilités, le marquis de Spinola, après une entreprise contre l'Écluse qui ne réussit pas malgré les bons services que rendit le mestre de camp de Fontaine, marcha sur Trèves et s'en empara le 22 janvier 1622. Quelques jours après, le 3 février, la ville de Juliers, à son tour, ouvrit ses portes au comte Henri de Bergh. On forma ensuite le siége de Berg-Op-Zoom.

Les tercios de Fontaine, de Bournonville, de Wingarde et de Barbançon assistèrent à ce siége et y subirent des pertes assez considérables [1] : Richard de Mérode, seigneur d'Ongnies, qui commandait deux mille cinq cents hommes tirés des garnisons wallones du pays, et M. de Remont, sergent-major du prince de Barbançon, y furent tués [2].

Sur ces entrefaites l'armée du bâtard de Mansfelt, qui était composée de sept mille cavaliers et de huit mille à neuf mille hommes d'infanterie, cherchant à se frayer un passage pour gagner les Provinces-Unies, se trouva en présence des troupes hispano-belges le 29 août 1622, à l'endroit dit le *Camp de César,* près de Fleurus [3]. On en vint aux mains. Le champ de

wallon; le comte de Hennin; Charles de Disque; Louis de Soria; Théodore Van Offenberg; Philippe de Spangen; Jacques de Bulleux; Adrien d'Andelot, seigneur de Reusme; Michel de Roisin, baron de Rougy. (Du Cornet, édition de M. de Robaulx de Soumoy.)

[1] Il est à remarquer qu'il y avait des troupes wallones parmi les défenseurs de Berg-op-Zoom, entre autres les régiments wallons de Philippe de Levin, seigneur de Tamare, et d'Adolphe-Philippe de Hornes, baron de Lockeren. (Voir la *Relation du siége de Berg-op-Zoom,* publiée par la *Société de l'Histoire de Belgique.*)

[2] Spinola fut obligé de lever le siége de Berg-op-Zoom dans les premiers jours du mois d'octobre (1622).

[3] Mansfelt, après avoir quitté Sedan, traversa la Meuse près de Mézières, il arriva à Hirson. Sa marche fut signalée à Cordova par le seigneur de Robaulx, gouverneur de Beaumont, qui, en attendant l'arrivée de l'armée, entrava les progrès des bandes dévastratices de Mansfelt. Celui-ci voulut s'emparer de Chimay, mais le courage et l'énergie que montrèrent les femmes de cette petite ville le forcèrent à renoncer à son projet. Il passa la Sambre à gué près de Maubeuge, échoua dans une entreprise qu'il tenta contre Binche, puis s'avança par la chaussée de Brunehaut dans l'intention de gagner Berg-op-Zoom par la Campine. (Archives du royaume, secrétairerie d'État allemande.)

bataille s'étendait de la ferme de Chassart à S^t^-Amand. Guillaume Verdugo et Jacques de Haynin, qui commandait le régiment wallon de Buquoy, contribuèrent plus que personne à la victoire que remportèrent ce jour-là les troupes de Gonzalve de Cordoue. Ils avaient garni les haies de la ferme de Chassart de huit cents mousquetaires, afin de servir de soutien à la cavalerie. On plaça en première ligne un immense carré d'infanterie composé de quatre régiments; les Wallons de Verdugo et de Buquoy, le régiment bourguignon de Balançon et un régiment espagnol [1]. Venaient ensuite trois autres carrés, moins nombreux, dont l'un, le troisième, se composait du régiment du comte d'Isenbourg et des compagnies franches de Charles de Mastaing, seigneur de Cruyshautem, de François d'Allamont, de Louis d'Émil et de Robert de Catrix, compagnies que commandait le capitaine Fourdin.

La cavalerie du colonel Gaulcher et d'Ernest de Gavre, baron d'Inchy, se trouvait à l'extrême droite, protégée par les mousquetaires dont il a été parlé plus haut. La gauche de la ligne était couverte par les chariots et les bagages de l'armée et par un corps de cavalerie où se trouvaient les compagnies de cuirassiers du baron de Billy, de Marc de Fiennes et de Charles de Bryas, seigneur d'Hernicourt.

On se battit vaillamment des deux côtés, depuis cinq heures jusqu'à dix heures du matin. Grâce à la bravoure des troupes wallones, infanterie et cavalerie, l'armée de Mansfelt fut battue et dispersée.

Dans une lettre particulière, écrite par le colonel Gaulcher à l'audiencier Verreyken et par laquelle il donne des détails sur la bataille de Fleurus, on lit textuellement cet hommage rendu aux qualités de l'infanterie wallone : « Je vous diray que l'on n'a jamais veu infanterie si mieulx battre n'y mieulx » faire que la nostre [2]. »

Le capitaine Ferry de Blois, seigneur de Beauregard, du régiment de Verdugo, l'alfer Jean Delval, de la compagnie colonelle du même régi-

[1] On voulait, par ce mélange de troupes de nationalités différentes, éviter les susceptibilités qui ne manquaient jamais d'éclater à propos *du pas* ou l'honneur de marcher les premiers au combat. Depuis Charles-Quint les Wallons avaient ce privilége qui froissait naturellement les Espagnols. Il paraît qu'à Fleurus les capitaines wallons déclarèrent qu'ils quitteraient leurs charges, si les Espagnols avaient le pas. (Du Cornet, *Guerre du Palatinat.* — Chappuys.)

[2] Lettre du 31 août 1622, aux Archives du royaume.

ment; l'adjudant Jean de Laittes, seigneur de Rossignol, du régiment du prince de Balançon, et un autre officier du même corps, furent tués. Les capitaines Adrien de Sailly et Warnier de Meldeman, du régiment de Haynin (Buquoy), et quelques autres officiers, furent blessés, de même que le comte de Seneghem, beau-frère du duc d'Arschot [1].

Dans la cavalerie plusieurs officiers distingués, entre autres François du Chastel, vicomte d'Émerin, et les capitaines Bardoul et Thiry, furent tués; le colonel Gaulcher lui-même fut blessé, ce qui ne l'empêcha pas de poursuivre vigoureusement l'ennemi; il l'atteignit près de S^{t}-Trond et lui tua encore beaucoup de monde. Enfin Mansfelt, après avoir perdu plus des trois quarts de ses soldats, son artillerie, ses bagages et sa caisse, parvint à se mettre en sûreté sous les murs de Breda [2].

L'année suivante (1623) se passa presque exclusivement en marches et contre-marches : les armées s'observaient. Le seul événement de guerre un peu important fut le siége de Wesel, auquel prirent part huit cents Wallons et quatre cents Bourguignons sous le commandement de Jacques de Haynin. Les pertes considérables que subit ce petit corps (cinquante-huit morts et soixante-douze blessés), attestent l'énergie avec laquelle il combattit [3].

L'année suivante, le marquis de Spinola forma le siége de Breda.

Les Wallons qui prirent part à ce siége mémorable étaient commandés par Robert de Ligne, prince de Barbançon, mestre de camp d'un tercio d'infanterie liégeoise, et par le comte de Hennin; les Bourguignons étaient sous M. de Balançon. Un autre tercio bourguignon était commandé par Claude-François de Cusance, baron de Beauvoir [4]. Dix bandes d'ordonnance, sous le prince de Barbançon et son lieutenant général M. de Belières, faisaient partie du corps d'investissement.

Pendant cette opération, une armée d'observation avait été rassemblée pour couvrir le pays contre les invasions des Hollandais. Les cinq autres bandes d'ordonnance en faisaient partie; la cavalerie légère était conduite

[1] Gachard, *Les bibliothèques de Madrid et de l'Escurial*, p. 148.

[2] Du Cornet-Chappuys.

[3] *Ibid.* — Le siége fut levé le 24 octobre 1623 en vertu d'une capitulation.

[4] Herman Hugo, *Siége de la ville de Breda.*

par le brave colonel Gaulcher que nous avons vu combattre avec tant de valeur dans une foule d'épisodes de la guerre de Bohême ; Pierre-Ernest de Gavre, baron d'Inchy, qui avait aussi été un des plus vaillants officiers de l'armée du comte de Buquoy, commandait les compagnies libres.

Ernest de Mansfelt, soutenu par la France et par l'Angleterre, devait venir ravitailler Breda; son approche fit naître les plus vives inquiétudes dans les provinces wallones; aussi l'archiduchesse Isabelle ordonna-t-elle de grandes levées d'Élus [1]. Toutes les provinces contribuèrent à cette levée qui fut fixée à huit mille quatre cent vingt-quatre hommes dont la conduite fut confiée à Philippe de Crequy, seigneur de Coyhove [2], ancien officier, d'origine française, qui avait servi successivement comme capitaine dans le tercio d'infanterie wallone de Paul-Bernard de Fontaine et comme capitaine de cent chevaux cuirassiers sous le prince de Barbançon. Les Élus levés dans la Flandre au nombre de quatre mille cinq cents avaient pour chef Paul-Bernard de Fontaine qui, outre sa qualité de mestre de camp d'un tercio d'infanterie wallone, était superintendant des gens de guerre de la Flandre.

Après un siége de douze mois, Breda, n'ayant pu être secouru ni ravitaillé, se rendit dans les premiers jours du mois de juin 1625. Le baron de Balançon en fut nommé gouverneur.

Les états des Provinces-Unies remportèrent à leur tour quelques avantages. Frédéric-Henri, frère de Maurice de Nassau, s'empara d'Oldensel en 1626 et de Grolle l'année suivante, après un siége d'un mois. Henri de Bergh, venu au secours de cette ville, fut repoussé deux fois et ne parvint pas à la sauver.

L'année suivante, les Hollandais firent des armements considérables contre les Pays-Bas. A cette occasion l'infante Isabelle réclama du secours à l'Allemagne catholique, mais Maximilien de Bavière défendit absolument au comte de Tilly de dégarnir une seule des positions militaires qu'il occupait. Ainsi ces armées qui se recrutaient sans cesse dans nos provinces, qui avaient enlevé toute une génération pour des guerres qui n'intéressaient en

[1] *Placards de Flandre*, t. IV, fol. 1085-1087.

[2] Sa patente est du 26 janvier 1625.

aucune façon la Belgique et n'avaient d'autre mobile que l'ambition de quelques potentats, abandonnèrent sans vergogne nos malheureuses provinces à tous les maux de la guerre. L'infante s'adressa aussi à l'Empereur pour en obtenir aide et protection. L'Empereur lui envoya le comte Wolff de Mansfelt avec quelques régiments de cavalerie, et Wallenstein fit lever deux régiments d'infanterie sous le commandement de l'évêque de Verdun et de Van der Nessen, baron de Fremont. Ces corps furent prêts au mois d'août et mis à la disposition de l'infante [1].

La guerre continua avec des succès variés. Les états des Provinces-Unies s'emparèrent du fort de Sandvliet et entreprirent le siége de Bois-le-Duc; les Espagnols reprirent, à la vérité, Sandvliet, mais ils ne parvinrent pas à sauver Bois-le-Duc qui tomba aux mains de l'ennemi, vers le milieu du mois de septembre 1629.

La correspondance de l'infante [2] révèle certaines particularités du siége de cette ville qui ne sont pas sans intérêt : le baron de Grobbendonq, gouverneur de la place, employa un jour un stratagème qui fut couronné d'un plein succès. Il fit cesser le feu des remparts et des forts; pendant sept jours il ne se tira pas un seul coup de mousquet ni de canon. Les assiégeants attribuèrent ce silence au défaut de munitions et déjà ils se voyaient maîtres de la ville. La princesse d'Orange, avec une suite nombreuse et brillante, vint au siége pour assister à la reddition. Le jour de son arrivée, le prince d'Orange voulut solenniser, par quelque exploit, la présence de la princesse et des dames de sa compagnie. On discuta qui, des Français ou des Hollandais, marcheraient à l'avant-garde. Les Français, ayant obtenu cet honneur, se portèrent, avec leur furie accoutumée, à l'attaque de la demi-lune située en dehors du fossé. Le gouverneur affecta, pour mieux tromper l'assaillant, de ne défendre cet ouvrage qu'avec quelques arbalètes, arme usitée en Flandre pour les fêtes du *Papegay;* aussi les Français s'en emparèrent sans peine. Mais alors le baron de Grobbendoncq fit démasquer une batterie qui, tirant à mitraille, tua plus de trois cents Français. Aussitôt les hommes qui étaient

[1] Villermont, *Tilly ou la guerre de Trente ans*, t. I, p. 442.

[2] Lettres des 13 et 14 août 1629, rapportées par M. Gachard dans *Les bibliothèques de Madrid et de l'Escurial*, p. 157.

embusqués laissant là les arbalètes, firent des décharges de mousqueterie; bientôt on se battit à l'arme blanche et plus de sept cents Français restèrent étendus sur le champ de bataille. Les Anglais vinrent au secours de leurs alliés, mais furent également repoussés. Finalement l'armée assiégeante perdit plus de trois mille hommes sans compter les blessés et une foule de gentilshommes qui marchaient au premier rang.

Sur ces entrefaites, le marquis de Spinola avait été rappelé en Espagne et remplacé, dans le commandement de l'armée, par le marquis de Santa-Cruz, choix humiliant pour les généraux belges dont plusieurs abandonnèrent alors la cause de l'Espagne, tandis que d'autres, notamment le comte Henri de Bergh, qui avait espéré remplacer Spinola dans le commandement de l'armée, fomentèrent une conspiration que l'histoire a appelée la *Conspiration des nobles.*

Le roi d'Espagne, vers cette époque, annonça l'intention de mener, dès le printemps de l'année 1630, une expédition formidable contre les Hollandais et ordonna de faire de grands préparatifs militaires dans les Pays-Bas. Des levées nombreuses eurent lieu dans toutes les provinces du pays et l'infante s'occupa activement de mettre tous les cadres de l'armée sur le pied complet. Deux nouveaux régiments wallons furent créés, l'un qu'on donna au comte de Fresin et l'autre à M. de Haynin; le régiment du comte de Grimberghe fut augmenté à cette occasion [1].

Enfin on ordonna de faire des levées d'Élus dans les diverses provinces. C'est ainsi que Philippe Lamoral de Gand, comte d'Isenghien, forma un tercio de dix-sept compagnies, levées dans le Hainaut, dans le Tournaisis, dans l'Artois, etc. [2].

L'infante avait demandé de nouveau à l'Empereur de lui donner le comte de Tilly pour chef de ses troupes, mais cette fois encore elle essuya un refus.

Nos provinces se trouvaient alors dans le plus triste état. Le marquis d'Aytona, dans une lettre à Philippe IV, écrite de Bruxelles le 24 novembre 1629, signale surtout l'absence de généraux. « Le comte de Bergh, qui est

[1] Gachard, *Les bibliothèques de Madrid et de l'Escurial,* p. 164.

[2] *Placards de Flandre,* 2e partie, fol. 272.

» à la tête de l'armée, dit-il, est regardé généralement comme incapable et » ses officiers le signalent comme un traître. Les places sont mal pourvues; » l'armée est réduite presque à rien, car il n'y a guère plus de mille Italiens » et de deux mille Espagnols; il ne faut pas compter sur les Allemands : un » régiment de la Ligue catholique ou de l'Empereur vaut plus que onze du » Roi. Les Bourguignons sont complétement défaits; les Wallons sont en » petit nombre, les meilleurs d'entre eux allant servir d'autres princes. Il n'y » a ni poudre, ni balles, ni autres munitions de guerre..... L'armée est » généralement mécontente d'avoir, sans aucun fruit et au contraire avec de » grandes pertes, souffert tant de fatigues et de nécessités dans cette cam- » pagne..... [1]. »

Une réflexion assez piquante que nous trouvons dans une autre lettre du marquis d'Aytona est celle-ci : « La manière de faire la guerre aujourd'hui » et particulièrement celle qu'on a avec les rebelles, est réduite à une sorte » de commerce et de marchandises, c'est-à-dire que celui qui a le plus d'ar- » gent est celui qui l'emporte : et ainsi ni la valeur ni l'industrie de ceux » qui servent V. M. n'aboutiront à rien, si V. M. n'envoie de l'argent. » Cette réflexion reproduit sous une autre forme l'aphorisme : *L'argent est le nerf de la guerre.*

Il n'est pas étonnant que dans cette situation l'infante se trouvât impuissante à empêcher les Hollandais de pénétrer dans le Brabant et dans la Gueldre, de s'emparer de Venloo et de Ruremonde et d'assiéger Maestricht (10 juin-22 août 1633).

Le seul succès que remportèrent ses troupes fut d'empêcher que Bruges ne tombât aux mains du prince d'Orange, grâce à un secours de soldats wallons que parvint à y faire entrer le comte Paul-Bernard de Fontaine.

Les états généraux, qui furent assemblés à cette époque, voulurent conclure la paix avec la Hollande et mettre enfin un terme à une guerre qui avait ruiné le pays; mais les négociations ne purent aboutir. Les états s'occupèrent aussi de l'organisation de l'armée; ils voulaient réduire les dix-sept tercios ou régiments d'infanterie wallone, liégeoise et basse-allemande qui

[1] Gachard, *Les bibliothèques de Madrid et de l'Escurial*, p. 150.

existaient alors à six tercios d'infanterie wallone et à trois régiments d'infanterie basse-allemande. Ils demandèrent en outre que chaque régiment ou tercio fut de trois mille hommes, les régiments bas-allemands à dix compagnies de trois cents hommes et les tercios wallons à quinze compagnies de deux cents hommes [1].

Les circonstances du temps n'ont pas permis, semble-t-il, d'opérer les réformes indiquées par les états généraux et qui, pour la plupart, avaient été acceptées par l'infante. Il n'en est pas moins intéressant de rappeler les observations critiques que les états généraux produisirent sur la constitution de l'armée, car elles mettent sur la voie de ce qui existait à cette époque.

La réduction du nombre des régiments était motivée en ces termes : « en » considération que le pays n'estoit bastant de loger tous lesdits tercios et » régiments et que le grand nombre des officiers d'iceux estoit cause de la » pluspart des exactions et degast au plat pays [2]. »

Les états chargèrent quelques membres de rédiger un cahier touchant le rétablissement de la discipline militaire et les remèdes à apporter aux désordres des gens de guerre [3].

Ils demandèrent aussi que les colonels des régiments fussent remis en possession de leurs anciennes prérogatives; que, comme par le passé, ils pussent disposer des charges et de l'avancement selon les grades et les services de chacun. « Ce sera, disaient-ils, le moyen de récompenser la nation wallone » qui se trouve présentement *vilipendée des autres,* n'en ayant pas une » seule qui prétende le commandement et l'avantage sur elle..... que pour » tant maintenir cette nation wallone qui forme la plus grande partie de » l'armée, il est essentiel de la laisser sous le commandement de ceux de la » même nation, sans l'obliger à servir dans les troupes de cavalerie où les » officiers sont étrangers et empêcher par ce moyen que la valeur et le cou- » rage de cette belliqueuse nation ne s'altère, à mesure que l'espérance de » l'honneur et de la gloire lui est enlevée... [4]. »

[1] *Actes des états généraux de 1632,* publiés par M. Gachard, t. II, p. 263.
[2] *Ibid.*, t. II, pp. 84 et 89.
[3] *Ibid.*, t. II, p. 360.
[4] *Actes des états généraux de 1632,* t. I, pp. 42 et 376.

Ce témoignage éclatant rendu par les mandataires de la nation aux qualités guerrières des Wallons est précieux à recueillir; il prouve que cette brave infanterie n'avait pas dégénéré de ce qu'elle avait toujours été précédemment; il prouve aussi que le système d'injustice et de partialité à l'égard des Wallons, si souvent reproché au gouvernement espagnol, n'avait pas cessé et avait vivement ému le pays.

Le peu de succès qu'eurent les états généraux dans les négociations qu'ils avaient entamées avec les Provinces-Unies pour la conclusion de la paix; la mort de l'Infante qui arriva le 2 décembre 1633; enfin la reprise des hostilités, toutes ces circonstances furent cause que les vœux émis par les états généraux pour la réorganisation de l'armée et le redressement des griefs des troupes wallones ne se réalisèrent pas.

La guerre ayant recommencé, le prince d'Orange Frédéric-Henri s'empara de Maestricht après avoir pris possession de Venloo et de Ruremonde qui lui furent livrés par la trahison du comte Henri de Bergh. Le marquis de Santa-Crux, qui avait été préféré aux généraux belges et n'avait montré qu'une déplorable incapacité, fut alors destitué du commandement en chef des troupes et remplacé par le marquis d'Aytona, qui employa l'hiver de 1632 à 1633 à renforcer l'armée par des levées dans les Pays-Bas, en Bourgogne et en Irlande. Au printemps, il réunit l'armée à Lierre (mai 1633).

Il s'était rendu maître, au préalable, de Bouchain. Les tercios wallons de Ribaucourt et d'Alpen prirent part à cette expédition; elle coûta la vie à un adjudant et à un capitaine du régiment de Ribaucourt qui furent assassinés en procédant à l'arrestation de Georges Carondelet, seigneur de Noyelles, qui commandait à Bouchain et dont on avait découvert les relations criminelles avec les Français [1].

De Lierre l'armée se dirigea sur la Meuse qu'elle traversa près de Maeseyck et à Ruremonde, mais toute la campagne se borna à la prise de Stevensweert.

L'année suivante (1634), le marquis d'Aytona tenta vainement de reprendre Maestricht.

[1] *Biographie nationale*, au nom *Aytona*, par M. Gachard.

Sur ces entrefaites arriva le cardinal-infant Ferdinand, le nouveau gouverneur général des Pays-Bas (4 novembre 1634). Il amenait avec lui une armée de onze mille à douze mille hommes [1].

La France et la Hollande s'étaient alliées de nouveau pour attaquer les Pays-Bas et se les partager. Pour exécuter ce projet, une armée française entra dans le Luxembourg vers le milieu du mois de mai (1635) et le 20 du même mois gagna la bataille d'Avin sur les Espagnols que commandait le prince Thomas de Carignan, fils du duc de Savoie; elle s'empara ensuite d'Arschot, de Diest et de Tirlemont où elle commit d'exécrables horreurs; elle allait entrer dans Louvain lorsque Piccolomini la força à la retraite.

Deux compagnies wallones commandées par Jean-Conrad d'Aubermont, seigneur de Ribaucourt, et Lancelot de Grobbendonck, seigneur de Wesemael, rendirent les meilleurs services pendant que Louvain était cerné; elles firent plusieurs sorties et se conduisirent avec beaucoup de bravoure.

En présence des dangers qui menaçaient le pays, toute la noblesse avait reçu l'ordre de se rendre à l'armée [2]. Bientôt le cardinal-infant put reprendre les villes dont les Français s'étaient emparés et il poursuivit l'ennemi qui, ayant commis d'épouvantables ravages et des cruautés sans nom pendant sa courte occupation, fut harcelé avec fureur par les paysans qui en massacrèrent un nombre considérable [3].

Enfin cette expédition de la France unie à la Hollande se termina honteusement pour les deux alliés qui avaient d'avance fait entre eux le partage de nos dépouilles. « Les peuples des Pays-Bas, » dit avec raison un historien français, « furent sourds à ces promesses de liberté qui s'avançaient avec le » fer et la flamme. Le comte de Buquoy envoya ses Croates au butin sur le » territoire de la Picardie et ce fut après bien des efforts inutiles qu'on par- » vint à défaire un parti considérable (20 novembre). On réussit mieux à » dévaster, par représailles, les villages de Flandre [4]. »

[1] Gachard, *Les bibliothèques de Madrid et de l'Escurial*, p. 168.

[2] *Placards de Flandre*, 5e vol., fo 1079. — *Placards de Brabant*, 2e vol., fo 290.

[3] Gachard, ouv. cité. Des quarante mille Français qui étaient entrés en Belgique il en resta à peine six mille qui gagnèrent la Hollande. Le reste avait été tué ou dispersé (p. 174).

[4] Bazin, *Histoire de Louis XIII*, t. III, p. 202.

Le cardinal infant avait, à son tour, pris l'offensive et il remporta sur les Français de grands avantages pendant les campagnes de 1636 et 1637. Trois régiments wallons, ceux des comtes de Fresin et de Willerval et du baron de Wesemael, faisaient partie de son armée dans laquelle figuraient une foule de gentilshommes belges chargés de fonctions diverses. Après avoir successivement repoussé l'ennemi sur tous les points, le cardinal s'avança jusqu'à Pontoise. « Il y eut alors à Paris une épouvante dont le souvenir s'est long-» temps gardé dans cette capitale. En ces temps comme depuis, Paris, bien » que éloigné seulement de quelques journées du pays ennemi, se croyait » pourtant hors d'atteinte et même de menace. La guerre devait toujours se » tenir hors de ses murs et ne lui être connue que par des relations et des » commentaires, surtout par des *Te Deum*. Voilà que le canon grondait à » vingt lieues des tours de Notre-Dame et il n'était bourgeois qui ne fût cer-» tain de l'avoir entendu. On annonçait chaque jour que des partis armés » avaient été vus dans un voisinage encore plus rapproché et l'on ne croyait » plus pouvoir sortir des portes sans rencontrer les Impériaux. Il y avait » surtout un nom que les Parisiens prononçaient avec effroi ; c'était celui » de Jean de Weert.....; comme il avait surtout l'emploi des entreprises » hardies, les habitants de Paris en conçurent une peur extrême et se pro-» mirent bien, si jamais il lui arrivait malheur, de le chansonner sans » pitié [1]. »

L'épouvante qu'inspirait Jean de Weert s'explique non-seulement par les ravages que commettaient ses bandes de Croates partout où elles apparaissaient, mais encore par la soudaineté de l'apparition de ce chef de partisans dans les endroits où l'on s'attendait le moins à le voir et par la hardiesse de ses entreprises. Nous en citerons deux choisies entre une infinité d'autres de même nature :

Pendant la campagne de 1636, l'armée espagnole victorieuse venait de franchir la Somme et de s'emparer de Roye. Jean de Weert, qui avait pris les devants selon sa coutume, dit la relation de Vincart à laquelle nous empruntons ces détails, aperçut au village de Hem, près de Nesle, une partie de la

[1] Bazin, *Histoire de Louis XIII*, t. III, p. 216.

cavalerie française qui se rafraîchissait: il y avait là cinq régiments de cavalerie et deux cents dragons. Le comte de Weert n'avait avec lui que mille chevaux; il fit demander un renfort à Piccolomini qui lui envoya quelque troupe d'infanterie et de cavalerie. Pendant que ceux-ci étaient en chemin, les Français décampèrent au milieu de la nuit, prenant la direction de Noyon. Jean de Weert, voyant que l'ennemi allait lui échapper et sans considérer l'infériorité des ses forces, attaque leur arrière-garde avec tant d'impétuosité, que cinq cents hommes de celle-ci demeurent sur la place et qu'il fait trois cents prisonniers. Il poursuivit le reste jusqu'à l'Oise, puis rejoignit le quartier général du comte de Piccolomini [1].

Pendant la même campagne, le cardinal infant, désirant forcer les Français à en venir aux mains avec lui, donna l'ordre à Jean de Weert d'entrer la nuit dans le quartier qu'occupait leur cavalerie. C'était le 4 octobre. Jean de Weert prit deux mille chevaux des siens et un autre régiment de cavalerie sortit sans bruit de son quartier et envoya un lieutenant-colonel avec quarante hommes prendre langue et savoir où était logée la cavalerie ennemie. Cet officier revint avec neuf prisonniers par le rapport desquels on apprit qu'une division de cavalerie composée de trois régiments du duc de Saxe-Weimar, de deux régiments français et d'un régiment de dragons, occupait le village de Martigny, entre Corbie et Amiens. Jean de Weert se dirigea de suite de ce côté. Le duc de Wurtemberg y avait été amené ce jour-là d'Amiens par le colonel Echevelt qui lui donnait à souper. En attendant ils allèrent à la chasse. Un cavalier qu'ils rencontrèrent leur dit qu'il avait vu, à deux lieues du quartier, sept troupes de cavalerie, mais qu'il ne savait si elles étaient ennemies. Echevelt répondit que c'étaient de ses gens; que l'ennemi était à vingt lieues, et il continua de chasser. La nuit venue, le duc de Wurtemberg se mit à table avec les colonels. Pendant le repas on vint à parler de ce que le soldat avait dit. Un des convives observa que les troupes que celui-ci avait aperçues ne pouvaient être ennemies, à moins que ce ne fût Jean de Weert, lequel était bien capable de s'être approché jusque-là. Echevelt alors voulut ordonner aux trompettes de sonner le boute-

[1] Gachard, ouv. cité, p, 182.

selle, mais le colonel Gassion le rassura, disant : que parle-t-on de Jean de Weert? qu'a-t-il fait en sa vie? et un autre proposa de boire à sa santé. Après qu'ils eurent copieusement mangé et bu à l'allemande, ils allèrent se coucher.

Ils n'étaient pas encore endormis, lorsque Jean de Weert arriva au quartier et disposa son attaque de la manière suivante : il choisit dans chaque compagnie huit soldats et un régiment de dragons tout entier, ce qui pouvait faire huit cents hommes; il leur ordonna d'entrer avec furie dans le village, tuant, saccageant et brûlant tout. Lui, avec le reste de ses forces, resta à l'entrée du village pour soutenir les assaillants.

Ceux-ci, ayant été découverts par la première sentinelle, lui font accroire qu'ils reviennent d'une reconnaissance; ils tombent sur la compagnie qui était de garde et ne laissent en vie aucun des hommes qui la composent. Ils avancent et frappent de même tous ceux qu'ils rencontrent, passant et repassant au milieu des régiments, semant la mort sur leurs pas, sans donner le temps aux ennemis de monter à cheval et mettant enfin le feu aux quatre coins du village. Le duc de Wurtemberg et les colonels se sauvèrent à grand' peine; le duc s'enfuit en chemise. Tous ceux qui ne purent prendre la fuite furent tués ou faits prisonniers. Les soldats s'emparèrent de tout le bagage et de plus de mille chevaux. Jean de Weert revint auprès du cardinal infant avec cinq étendards enlevés aux ennemis, douze autres avaient été brûlés [1].

On comprend la terreur des Parisiens, quand ils entendaient raconter de semblables coups de main.

Louis XIII se hâta de rassembler une armée considérable entre Senlis et Compiègne, mais le seul avantage qu'elle remportât fut la prise de Corbie, dont les habitants lui ouvrirent les portes.

Le cardinal infant, bien qu'il eût à lutter au nord comme au midi, soutint la guerre sans infériorité marquée. Il reprit Venloo le 25 août 1637 et Ruremonde le 3 septembre suivant, mais il ne parvint pas à sauver Breda qui tomba au pouvoir du prince d'Orange le 2 octobre.

[1] *Relation de la campagne de 1636*, par Vincart, analysée dans le rapport de M. Gachard (Bull. de la Commission royale d'histoire, 1re série, t, IX, pp. 273-275).

Bientôt après, trois armées françaises sous les maréchaux de Chatillon, de la Force et de Brézé, reçurent l'ordre d'agir contre la Flandre, tandis que le prince d'Orange menacerait Anvers et Hulst.

Dans ces conjonctures critiques, le cardinal infant, par ordonnance du 30 mai 1638, prescrivit que tous les hommes de vingt à cinquante ans fussent levés, pour concourir à la défense du pays [1].

Les troupes des états des Provinces-Unies échouèrent dans leur entreprise sur Anvers; elles furent complétement battues à Calloo, le 21 juin, par le général Paul Bernard de Fontaine qui, à la tête des corps wallons, remporta une grande victoire : soixante étendards, dix-neuf canons, deux mille trois cents prisonniers furent les trophées de cette journée.

Maurice de Nassau, fils du comte Guillaume, fut tué avec deux mille Hollandais.

Les Français, après quelques travaux de circonvallation autour de Saint-Omer, jugèrent que c'était assez pour leur gloire et se retirèrent sans même prendre la ville, se contentant du petit Catelet : ce fut là tout le profit que retira la France de l'immense armement dirigé contre nos provinces.

Malgré les succès de cette campagne, les dangers du côté de la France allaient grossissant. Pour la campagne suivante des mesures énergiques furent prises dans nos provinces, on requit de nouveau le service militaire de la noblesse du pays et on fit une levée extraordinaire de dix mille hommes pour compléter les tercios wallons [2] :

Le tercio de Ribaucourt reçut	1,500	hommes.
Celui de Brion.	1,500	»
Celui de Hennin	500	»
Celui d'Adrien de Grange	1,500	»

[1] *Placards de Flandre*, t. III, f° 1078. — Le 26 avril 1639, le cardinal infant menaça de traiter de déserteurs les bourgeois qui se soustrairaient à ce service (*ibid.*, f° 1,086). Les 11 et 17 juin, toute la noblesse fut requise (*ibid.*, f° 1079); le 8 juillet, elle fut remerciée (*ibid.*, f° 1079).

[2] D'après les archives de l'audience, liasse n° 686, cette levée de dix mille hommes fut répartie de la manière suivante :

2,000 dans le Brabant	1,500	pour le tercio de Ribaucourt.
	500	pour celui de Brion.

Report. . . .	5,000	hommes.
Le tercio de Wesemael reçut	1,500	»
Celui de Trameley	1,500	»
Celui de Villerval.	1,500	»
Celui de Lede	500	»
Total	10,000	hommes.

De plus, le lieutenant-colonel Lefebvre eut charge de lever dix compagnies d'infanterie basse-allemande.

La campagne de 1639 fut assez avantageuse pour l'armée espagnole qui remporta plusieurs succès sur les troupes françaises ; elle gagna la bataille de Thionville, mais cette victoire n'était pas assez importante pour mettre le pays à l'abri de nouvelles attaques, qui recommencèrent les années suivantes. Il est vrai que le seul bénéfice que les campagnes de 1640, de 1641 et de 1642 procurèrent aux Français fut la prise d'Arras qui n'avait ni garnison, ni gouverneur (9 août). Par contre, ils furent battus à Honnecourt le 26 mai 1642.

Pendant toute cette période, on n'avait cessé d'augmenter les armements en Belgique et de créer de nouveaux régiments wallons, bas-allemands et bourguignons.

Par des patentes, qui portent la date du 16 juin 1640, les comtes de

200 hommes à Malines	pour le tercio de Brion.	
200 à Namur.		
4,100 hommes dans la Flandre . .	700	pour le tercio de Brion.
	1,500	pour celui de Lagrange.
	500	pour celui de Hennin.
	500	pour celui de Villerval.
	400	pour celui de Trameley.
	500	pour celui de Wesemael.
1,000 hommes dans l'Artois	pour le tercio de Wesemael.	
1,000 hommes dans le Hainaut . .	500	pour le tercio de Trameley.
	500	pour celui de Villerval.
800 hommes à Lille	400	pour le tercio de Villerval.
	400	pour celui de Trameley.
300 hommes à Tournai	pour le tercio de Trameley.	
200 hommes dans la Gueldre . .	pour le tercio de Lede.	
300 dans le Limbourg		

Beaumont et de Fauquenberg, furent chargés de lever deux tercios de vingt compagnies de deux cents hommes; Philippe de Lannoy, seigneur de Courteville, leva un tercio de dix compagnies [1]. Le marquis de Trelon et Louis Royer levèrent des régiments d'infanterie liégeoise basse-allemande [2]; François de Chaffroy leva un régiment bourguignon [3] de quinze compagnies; en outre, des patentes de capitaine d'infanterie wallone de deux cents hommes furent délivrées à douze officiers [4].

D'un autre côté, le tercio de Tromeley fut versé dans celui du comte de Bassignies [5], et M. de la Beaume, comte de St-Amour, ayant été nommé mestre de camp du tercio de feu le marquis de Varembon [6], fut remplacé par le marquis d'Yenes.

Le cardinal infant, étant mort en 1641, avait eu pour successeur comme gouverneur général des Pays-Bas François de Mello, comte d'Assumar, qui commanda l'armée pendant la campagne de 1642.

Cette campagne ne fut pas sans gloire pour les armes de l'Espagne; à la bataille de Honnecourt qui la termina, l'infanterie hispano-belge se montra invincible pour la dernière fois, car peu de temps après, elle subit, dans les champs de Rocroy, une irréparable défaite.

Parmi les troupes qui composaient l'armée du comte d'Assumar, on remarquait six régiments d'infanterie wallone, dont les chefs étaient le prince Claude-Lamoral de Ligne, les comtes de Fontaine, de Ribaucourt, de Grobbendonck, de la Grange et Philippe de Lannoy, seigneur de Conteville.

Ces régiments prirent part à toutes les opérations de la campagne de 1642 : d'abord à l'investissement et à la prise de Lens (19 avril); au siége de la Bassée, où ils formaient le centre de l'attaque sous le commandement du prince de Ligne, et repoussèrent vaillamment plusieurs sorties de l'ennemi. Ce furent eux qui, après s'être emparés du chemin couvert sous une pluie de

[1] Patente du 2 mars 1642. (Archives de l'audience.)
[2] Patentes du 30 décembre 1642. (Id.).
[3] Patentes du 8 janvier 1643. (Id.).
[4] Patente du 8 septembre 1642. (Id.).
[5] Patente du 28 octobre 1642. (Id.).
[6] Patente du 1er juin 1642. (Id.).

balles, s'y logèrent et s'y maintinrent, en dépit de tous les efforts des assiégés pour les repousser. Ce fut encore eux que l'on choisit pour aller établir les mines qui devaient faire sauter les murailles et préparer le chemin pour monter à l'assaut; enfin ils contribuèrent plus que personne à amener la reddition de la ville qui ouvrit ses portes le 11 mai.

Le comte d'Assumar était parvenu, par d'habiles manœuvres, à séparer les deux corps français commandés par le maréchal de Guiche et par le comte d'Harcourt. Il voulait les battre séparément et il y réussit. Le 26 mai il attaqua le maréchal de Guiche près du prieuré de Honnecourt, situé sur l'Escaut, aux environs du Catelet.

Il était trois heures de l'après-midi lorsque l'action commença. Après plusieurs incidents où chacune des deux armées obtenait alternativement l'avantage, le moment décisif arriva. « Alors, » dit la relation espagnole de Vincart à qui nous empruntons ce récit, « alors s'avancèrent les bataillons » wallons conduits par le vaillant seigneur prince de Ligne et les autres » braves gentilshommes mestres de camp wallons, le comte de Grobben- » donck, monsieur de la Grange et monsieur de Courteville : déjà, ils étaient » entrés dans le bois, avec la valeur accoutumée de leur nation; ils gravi- » rent la colline et s'établirent au sommet. Le prince de Ligne, à la tête de » son régiment, s'avança vers la cavalerie ennemie et trois fois soutint la » charge de celle-ci; lui et les autres mestres de camp wallons se maintinrent » au sommet de la colline. Le combat ayant été ainsi rétabli, le baron de » Beck et don Carlos Guasco rallièrent leur infanterie et le comte de Buquoy » sa cavalerie, renforcée de trois détachements que lui avait envoyés le mar- » quis de Velada, et pour la troisième fois ils chargèrent les Français avec » tant de valeur que leur infanterie commença à plier et à jeter ses armes. Le » comte de Buquoy, en même tems, mit le désordre dans leur cavalerie. »

Battus sur tous les points, les Français se mirent à fuir..... Ils perdirent quatre mille morts, trois mille prisonniers, toute leur artillerie, tous leurs drapeaux et leurs bagages et même la fameuse *cornette blanche,* étendard royal qui, depuis deux siècles, n'avait jamais été pris par l'ennemi.

Après cette éclatante victoire, le comte d'Assumar dut se rendre en hâte vers la Meuse et le Rhin pour arrêter la marche des Hessois et des Weyma-

rois qui, après avoir battu l'armée impériale du baron de Lamboy, s'avançaient vers le Brabant. Il laissa la défense du Hainaut et de l'Artois au baron de Beck et à un corps de troupes dans lequel se trouvait le régiment wallon du comte de Grobbendonck et se mit en marche avec le reste de l'armée où se trouvaient, entre autres, les régiments wallons du prince de Ligne, de MM. de la Grange (Bryas) et de Conteville (Lannoy).

L'ennemi ne l'attendit pas et se hâta de battre en retraite. Le comte d'Assumar retourna alors du côté de la France avec son armée pour faire face aux troupes du comte d'Harcourt, mais celui-ci, bien qu'il eût reçu de nombreux renforts, ne jugea pas à propos de l'attendre et, abandonnant les positions dont il s'était emparé pendant que le comte d'Assumar se trouvait sur le Rhin, il rentra précipitamment en France [1].

La campagne était terminée; les soldats belges y avaient recueilli une riche moisson de lauriers. Leurs chefs, le comte de Fontaine, le prince de Ligne, le comte de Buquoy, le baron de Beck, s'étaient couverts de gloire; « le baron de Beck, » dit une relation manuscrite de cette campagne, « se montra, en cette occasion, comme en toutes celles où il s'est trouvé, » rangeant l'armée en bataille, payant de sa personne partout, animant les » nôtres et assurant la victoire à Son Excellence [2]. »

Le comte d'Assumar, à qui le roi Philippe IV avait accordé la grandesse d'Espagne avec le titre de marquis de Tordelaguna, en récompense de ses services, se remit en campagne au printemps de l'année suivante et résolut de s'emparer de la ville de Rocroy, sous les mers de laquelle ses forces se trouvèrent rassemblées au mois de mai 1643.

Quelques jours après, eut lieu la célèbre bataille de Rocroy qui fut le premier grand désastre que subit l'infanterie hispano-belge.

L'armée de la France, commandée par le jeune prince de Condé et qui comptait quinze mille hommes d'infanterie et sept mille chevaux, vint attaquer l'armée assiégeante.

L'infanterie wallone formait la seconde ligne de l'armée; elle était sous

[1] Relation de la campagne de 1642, par Jean-Antoine Vincart. (Gachard, *Les bibliothèques de Madrid et de l'Escurial*, p. 191.)

[2] Gachard, *Les bibliothèques de Madrid et de l'Escurial*, p. 205.

les ordres du vieux général Paul-Bernard de Fontaine que la plupart des historiens ont confondu avec le comte de Fuentes de Valdeopero qui avait été un instant gouverneur général des Pays-Bas et était mort depuis trente-trois ans à l'époque de la bataille de Rocroy.

La cavalerie belge avait pour chef le duc d'Albuquerque. L'aile droite de l'armée espagnole remporta, au début de la bataille, quelques avantages sur l'aile gauche des Français où les maréchaux l'Hopital et la Ferté Senneterre s'étaient engagés maladroitement, mais à l'aile gauche, le duc d'Enghien avait électrisé ses troupes par sa brillante valeur et il poussait vivement les Espagnols. La déroute de l'aile gauche des Français pouvait entraîner le centre; le duc d'Enghien aperçoit ce danger; une inspiration du génie le pousse en avant; il arrive à la hauteur des lignes de l'infanterie ennemie, les traverse et vient fondre sur les derrières de l'aile victorieuse, en même temps que, par son ordre, le centre et la réserve rétablissent le combat en avant. L'aile droite de l'armée espagnole, un instant victorieuse, se trouve ainsi prise entre deux feux et doit céder, comme l'avait fait l'aile gauche. Dès lors la bataille était perdue.

L'élite de l'infanterie espagnole où se trouvait l'infanterie wallone était cependant intacte. Le duc d'Enghien comprit que sa victoire, pour être décisive, devait détruire ce qui faisait la force et le prestige des armées espagnoles, la vieille infanterie, « ces gros bataillons serrés, dit Bossuet, qui étaient semblables à autant de tours, mais à des tours qui savaient réparer leurs brèches. » Il précipite sur cette phalange « qui était demeurée jusqu'alors inébranlable au milieu de tout le reste en déroute et lançait des feux de toutes parts, » il précipite tous ses escadrons victorieux, tout ce qu'il peut ramasser d'infanterie, toute son artillerie. Trois fois le jeune vainqueur s'efforce de rompre ces intrépides combattants, trois fois il est repoussé par le valeureux comte de Fontaine; un quatrième assaut réussit enfin et après une mémorable résistance les bataillons wallons sont détruits, et leur illustre chef, le comte de Fontaine, meurt à la tête de ses héroïques soldats, en emportant l'admiration de son jeune adversaire qui envie sa mort glorieuse [1].

[1] *Histoire de Louis II, prince de Condé,* t. I, p. 72. — Victor Cousin, *Madame de Longueville,* p. 158. — Bossuet, *Oraison funèbre du prince de Condé.*

« Les mestres de camp des régiments wallons, » dit l'historiographe Vincart, « combattirent avec tant de bravoure et se défendirent si vaillamment » que du régiment du mestre de camp de Granges (Bryas) six capitaines » furent tués et tous les autres blessés; le régiment du comte de Bassigny » perdit quatre capitaines; celui du comte de Megen trois; celui du prince » de Ligne son sergent-major et celui du comte de Ribaucourt un capitaine » et un grand nombre de soldats; le comte de Megen fut blessé [1]. »

La défaite de l'infanterie wallone fut la conséquence de l'abandon dans lequel la laissa la cavalerie qui, mécontente, dit-on, qu'on lui eût donné pour chef un étranger, le duc d'Albuquerque, refusa de combattre et laissa l'infanterie exposée seule aux efforts de l'ennemi.

Les armées espagnoles, dit H. Martin, ne purent jamais se remettre de ce terrible coup : l'effet moral leur fut plus fatal encore que la perte matérielle [2].

En effet, les pertes, tant en infanterie espagnole, en infanterie wallone et en infanterie italienne atteignirent à peine le chiffre de trois mille hommes. Il est à remarquer d'ailleurs qu'à l'époque où fut livrée la bataille de Rocroy et plus tard celle de Lens, l'élite de l'infanterie wallone se trouvait éloignée de la Belgique et que les quelques tercios wallons qui étaient encore dans le pays et assistèrent à ces batailles [3] avaient été très-affaiblis par les envois successifs en Espagne de soldats wallons qui, comme nous le verrons plus loin, s'illustrèrent dans les combats auxquels donna lieu la révolte de la Catalogne. Ces envois avaient commencé en 1639, c'est-à-dire trois ans avant la journée de Rocroy et avaient continué pendant les années suivantes. D'un autre côté, les vieux régiments, les plus aguerris, ceux de Verdugo et de Buquoy, n'étaient pas rentrés en Belgique. Les vides laissés dans les corps conservés dans le pays avaient été difficilement comblés par des levées de jeunes soldats qui ne représentaient plus la vieille infanterie wallone si célèbre pendant la guerre de Trente ans. Il est donc très-vrai, comme le fait remarquer

[1] Gachard, *La bibliothèque nationale de Paris*, p. 281.

[2] H. Martin, *Histoire de France*, t. XII, p. 166.

[3] Il est à remarquer qu'à la bataille de Rocroy il n'y avait que cinq bataillons wallons (Gachard, *La bibliothèque royale de Paris*, p. 278).

l'historien H. Martin, que l'effet, si désastreux pour l'Espagne, des batailles de Rocroy et de Lens fut d'enlever aux armées de ce pays le prestige que leur avait donné une longue série de victoires, et peut-être Bossuet et d'après lui beaucoup d'historiens, en disant que les journées de Rocroy et de Lens avaient été le tombeau de l'infanterie wallone, se sont laissés aller à une exagération qui s'explique par le désir d'exalter la gloire de Condé. La vérité est que l'élite de l'infanterie wallone se trouvait, à cette époque, en Allemagne et surtout en Espagne, où sa brillante conduite prouva, en une foule d'occasions, qu'elle n'avait rien perdu des qualités qui lui avaient conquis une si grande renommée.

Après la malheureuse campagne de 1643 qui avait été si terrible pour l'infanterie espagnole et pour l'infanterie wallone vint la campagne de 1644 qui, comme la précédente, fut désastreuse.

Le comte d'Assumar, qui ne se faisait pas illusion sur les chances qu'avait l'Espagne de faire accepter la paix par la France et par les Provinces-Unies liguées, avait tenté les plus grands efforts pour réorganiser les forces qu'il comptait opposer à une nouvelle invasion des provinces belgiques.

Les tercios wallons avaient été décimés pendant la campagne précédente, plusieurs avaient même complétement disparu. Il n'en restait que huit, plus deux régiments bourguignons. Le 27 février (1644), un règlement fut adressé à leurs mestres de camp pour le recrutement de leurs tercios. Ces mestres de camp étaient le comte de Lamottrie, Jacques de Hennin, le comte de Buquoy, le comte du Rœulx, le marquis d'Havré, le comte de Trasegnies, le comte de Ribaucourt, le baron d'André, le comte de Bassignies et le comte de Saint-Amour. « Comme nous avons résolu, » lit-on dans le règlement du comte d'Assumar, « de faire lever des recrues pour les huit tercios de » la nation wallone, nous vous envoyons la forme du pied sur lequel nous » avons trouvé convenir qu'elles se fassent [1]. »

Mais cette infanterie ne suffisant pas, on recourut à une mesure qui avait été prise l'année précédente déjà; on fit lever des compagnies d'*élus* de deux cent cinquante hommes choisis parmi les habitants de 20 à 50 ans; ces

[1] Audience, liasse n° 712.

compagnies devaient défendre les villes et les passages de rivières. La châtellenie de Furnes dut former huit compagnies, celle de Berghes-St-Winoc, huit également, celle de Bourbourg quatre. Un sergent-major commandait les compagnies d'une même châtellenie. Le comte Lamoral de Hornes et le seigneur de Licques reçurent la mission d'en exercer le commandement général [1].

L'armée française qui, cette année, envahit la Belgique avait pour chef le duc d'Orleans. Ses lieutenants étaient les maréchaux de la Mailleraye et Gassion; ses mestres de camp généraux le comte de Rantzau et les marquis de Fargy et de Manicamp. En outre, le duc d'Enghien commandait une armée de réserve.

L'armée du comte d'Assumar avait pour mestre de camp général le comte d'Isenbourg pour le corps destiné à agir contre les troupes de la Hollande et le comte de Fuensaldana pour le corps qui devait être opposé à l'armée française. Le comte de Buquoy était général de la cavalerie; tous les autres généraux étaient des Espagnols.

Les troupes du comte d'Assumar furent réunies dans les environs de Condé et de Quiévrain; le prince de Ligne, qui commandait les bandes d'ordonnance, s'établit à Chièvres.

Le baron de Beck devait défendre le Luxembourg.

Le plan des Français était d'attaquer Gravelines, Aire, St-Omer et Bourbourg.

Le siége de Gravelines fut l'opération importante de la campagne; il commença le 1er juin. La garnison, composée de deux mille hommes, fit une défense vigoureuse, ce qu'atteste l'étendue de ses pertes et de celles des Français, car lors de la capitulation qui eut lieu le 19 juillet, la garnison était réduite à huit cents hommes valides et six cents blessés, tandis que l'ennemi avait perdu quatre mille hommes. Ce fut le poste qu'occupaient les Wallons, les compagnies des capitaines Callo et Van Erp du tercio de Ribaucourt, qui fut attaqué le plus vivement par l'ennemi. Dans une sortie qui eut lieu de la place contre les travaux d'approche des assiégeants, le capitaine Callo se fit

[1] Audience, liasse n° 715.

remarquer par sa vaillance. Le vainqueur lui-même rendit hommage à la bravoure qu'avait montrée la garnison, car il lui accorda de sortir de la place avec armes et bagages.

Le tercio du marquis de Trazegnies défendit S^t^-Omer et celui de Bassignies se distingua au siége de Bourbourg.

Les autres tercios wallons, sauf celui du baron de Saint-André qui concourut à la défense des postes de Bruges à Gand et de Gand au Sas, faisaient partie du corps d'armée du comte d'Isenbourg, opposé au troupes hollandaises.

D'après la relation de la campagne de 1645 de l'historiographe Vincart [1], le gouverneur général des Pays-Bas, marquis de Castel-Rodrigo, fit les plus grands efforts pour rétablir l'armée et il parvint à réunir cinq mille cavaliers. Quant à l'infanterie, dit-il, elle était dans un état déplorable. Les mestres de camp et capitaines reçurent l'ordre de tâcher de compléter leurs corps pour le commencement du mois de mai, mais ils n'y parvinrent que très-incomplétement.

Les régiments dont quelques détachements prirent part aux opérations de la campagne avaient pour chefs les comtes de Grobbendonck, de Bruay, de Mouscron, de la Motterie, de Hennin, du prince de Chimay, du baron de Wanghen et de Van der Laen.

Les principaux officiers généraux belges était le baron de Beck, mestre de camp général, le comte de Buquoy, général de l'artillerie de l'armée destinée à agir contre les Français, le comte de Saint-Amour, général de l'artillerie de l'armée contre la Hollande, et le prince de Ligne, chef des bandes d'ordonnance.

Piccolomini, qui avait le commandement général des forces de l'Espagne aux Pays-Bas, envoya dans la Flandre, sous le baron de Beck, les troupes à opposer aux Hollandais et près de Poperinghe celles qui devaient agir contre l'armée française.

Les Français sous le duc d'Orléans étaient rassemblés derrière le canal de la Colme; ils firent de grands efforts pour franchir le cours d'eau que

[1] Gachard, *Les bibliothèques de Madrid et de l'Escurial*, p. 258.

défendaient les Wallons des régiments du baron de Wanghen et de Van der Laen; ils finirent par y réussir, grâce à leur supériorité numérique et ils s'emparèrent de Mardyck, de Bourbourg, de Cassel, de Menin, d'Armentières, de Béthune, de Lillers et de S^{t}-Venant, mais l'énergie que montrèrent, pour leur défense, les bourgeois d'Ypres et de Lille, obligea le duc d'Orléans à renoncer à l'espoir de prendre ces villes. Il résolut alors de rallier l'armée du prince d'Orange et de marcher, de concert avec elle, au cœur de la Flandre.

La jonction des deux armées s'effectua le 2 octobre dans les environs de Deynze où les Hollandais avaient passé la Lys. Enfin les forces réunies des puissances alliées franchirent l'Escaut, à Gavre.

Bruxelles était menacé. De grandes précautions furent prises pour sa défense. Les bourgeois se montrèrent déterminés à combattre vigoureusement l'ennemi; toute la noblesse du Hainaut et les hommes les plus exercés aux armes de cette province étaient prêts à marcher au secours de la capitale sous la conduite du comte de Buquoy.

Les Hollandais voulurent d'abord s'emparer de Hulst où commandait le comte de Hennin et dont la garnison se composait, entre autres troupes, des régiments wallons de la Motterie et de Mouscron. Les assiégés se conduisirent vaillamment et firent plusieurs sorties dans l'une desquelles les comtes de Hennin et de Mouscron furent blessés [1]. Lorsque la brèche fut ouverte partout et la garnison réduite à cinq cents hommes, la place dut capituler (6 novembre).

Pendant que les Hollandais assiégeaient Hulst, les Français cherchaient à s'emparer de Courtrai. Bien que ce ne fût pas une place de guerre, la ville se défendit avec énergie et les Français durent renoncer à leur entreprise. Ceux-ci voulurent alors se rendre maîtres de la Bassée où se trouvaient trois compagnies wallones du régiment du prince de Chimay; mais, là encore, ils échouèrent. Par contre, un détachement des troupes du roi composé d'Allemands, d'Espagnols et de Wallons reprit la ville et le château de Cassel et recouvra Mardyck, par un hardi coup de main.

[1] Le comte de Mouscron mourut de ses blessures, quelques jours après la reddition de la ville.

Le dernier épisode de cette campagne pendant laquelle les forces réunies de la France et de la Hollande avaient été presque partout tenues en échec par quelques troupes dont disposait le gouverneur général de nos provinces, mérite d'être rapporté : le maréchal Gassion, voulant profiter du froid rigoureux qui se faisait sentir, marcha d'Armentières sur Deynse, qu'occupait le comte de Bruay avec les trois cents Wallons, restes de son régiment. Le maréchal Gassion avait avec lui quatre mille hommes. Le comte de Bruay se retira dans le cimetière et il s'y défendit pendant sept heures consécutives avec tant de valeur qu'il contraignit les Français à battre en retraite [1].

Pendant cette même année on fit en Belgique de grands armements pour la campagne de 1646. Le marquis de Castel-Rodrigo appela à Bruxelles, pour se concerter avec eux, les généraux et les mestres de camp wallons. C'étaient le prince de Chimay, le comte de Grobbendonck, Charles de Croy, le comte de Rouvroy, le comte Giraldin, le seigneur de Waltencheul (Bryas) et le seigneur de Wanghen [2]. La nation témoigna hautement ses sentiments de patriotisme dans les tristes conjonctures où l'on se trouvait. Une souscription publique fut ouverte, par l'initiative de quelques nobles, afin de lever un corps de mille cinq cents hommes et de subvenir, pendant une année, à toutes les dépenses qu'exigerait cet armement [3].

[1] *Bulletins de la Commission royale d'histoire*, t. IX, 2me série.

[2] D'après la relation de la campagne de 1646 par Vincart, les mestres de camp des régiments wallons, bourguignons et bas-allemands étaient :

Le prince de Chimay.	Le baron de Bois de Lessines.
Le vicomte de Grobbendonck.	Le comte de Mérode.
Le comte de Croy.	François Stoppelaer.
Le comte de Rouvroy.	Le comte du Rœulx.
Le seigneur de Waltencheul (Bryas).	Le marquis de Trazegnies.
Le seigneur de Wanghen.	Le comte de la Motterie.

[3] *Placards de Flandre*, 3e vol., fo 1147. Comme il s'agissait surtout de défendre la religion, l'opération était placée sous la haute direction de l'archevêque de Malines. Si la levée procurait mille cinq cents hommes au moins, on devait en former un régiment sur le pied wallon. Le marquis de Castel-Rodrigo, alors gouverneur général, approuva cette proposition et engagea toutes les villes à suivre l'exemple patriotique que donnait la ville de Bruxelles (Audience, liasse no 730. — Vincart, *Relation de la campagne de 1646*). Ce tercio fut commandé par le comte Georges de Brimeu, ancien mestre de camp d'un tercio wallon et amman de Bruxelles (*Id.*). L'appel fait par le marquis de Castel-Rodrigo fut bien accueilli dans le pays : Anvers

A cette époque, Charles de Lorraine amena en Belgique et vendit au roi d'Espagne ses vieilles troupes. On donna ainsi à des mercenaires étrangers, dit Van der Noot dans ses *Considérations sur le gouvernement des Pays-Bas* [1], l'argent qu'on aurait dû employer à solder des troupes nationales.

D'un autre côté, on envoyait sans cesse en Espagne des corps wallons; il y avait donc cela de bizarre dans la situation que les Wallons, si renommés depuis la guerre de Trente ans, allaient loin de leur pays servir des causes étrangères et que les vides de l'armée aux Pays-Bas étaient comblés par des étrangers. L'armée nationale avait à cette époque des soldats de toutes les nations, d'autant plus que l'usage s'était introduit d'incorporer dans les corps nationaux les prisonniers de guerre, quelle que fût leur nationalité. Or ces soldats étrangers, qu'on avait chargés de défendre le pays, abandonnaient leur poste devant l'ennemi, de façon que tout le poids du service retombait sur quelques Wallons.

La guerre continua entre la France et l'Espagne pendant les années suivantes; mais elle se borna à la prise de quelques villes jusqu'à la bataille de Lens [2] qui fut livrée le 20 août 1648, et où périt le général Jean Beck, l'illustre Luxembourgeois. Cette bataille, non moins que celle de Rocroy, fut désastreuse pour l'infanterie wallone; elle y fit preuve, suivant le témoignage de l'ennemi, de la plus grande bravoure, mais la fortune lui fut contraire et ses pertes furent considérables. Outre le général Beck qui mourut immédiatement après la bataille, le prince de Ligne, le comte de Saint-Amour, les barons de Crèvecœur et de Beaufort, les marquis de Bonnières et de Saint-Martin, enfin une foule d'autres officiers de l'infanterie wallone furent tués ou faits prisonniers.

On ne voit plus guère figurer les tercios wallons dans les campagnes qui

fournit un tercio dont le mestre de camp était Nicolas de Varick, vicomte de Bruxelles, ancien mestre de camp d'un tercio wallon ; Alost en fournit un, commandé par le baron Ere (Termini), grand bailli d'Alost; Gand fournit huit cents hommes qui allèrent remplacer, dans les forts et les redoutes, un égal nombre de soldats qu'on incorpora dans les tercios pour servir en campagne (Audience).

[1] Vander Noot, *Considérations sur le gouvernement des Pays-Bas.* Manuscrit de la Bibliothèque de Bourgogne.

[2] Commune du Pas-de-Calais.

eurent lieu depuis la bataille de Lens jusqu'à la paix des Pyrénées qui fut signée le 7 novembre 1659 [1].

La guerre que Louis XIII avait faite à l'Espagne avait, durant près d'un quart de siècle, ensanglanté nos provinces et enlevé à la Belgique plus de vingt villes sur sa frontière méridionale.

§ 2.

Épisodes de la guerre de Trente ans.

A la fin du chapitre V, nous avons interrompu le récit des événements de la guerre de Trente ans, au moment où la soumission de la Hongrie et du voïvode de Transylvanie permit de disposer pour la guerre du Palatinat des troupes wallones qui avaient fait partie de l'armée du comte de Buquoy.

[1] L'état de détresse dans lequel se trouvaient les régiments wallons pendant cette période est constaté dans un document qui existe dans les papiers de la Contadorie de guerre (aux Archives du royaume). C'est une pétition du mestre de camp François Stoppelaer. Elle est conçue en ces termes : « Remontre très-humblement le mestre de camp François Stoppe-» laer que depuis que son tercio est en pied, le payement d'icelluy se diminue si notable-» ment que l'année passée 1648 il n'a reçu que quelque paye et demie sur livrance; que » pour le futur son traitement se convertira par la grande ruine et desolation de la province » de Flandre, par la continuation de laquelle desolation et diminution si notable le payement » du tercio du remontrant, il est à craindre que lui et ses capitaines seront dans l'impossibilité » de maintenir en état de service leurs compagnies, moins de les agrandir et recruter en la » présente saison, selon leur bon zèle et obligation. Et comme pour cet effet avec la ponctualité » requise le remontrant a plusieurs fois employé beaucoup du sien, tant pour secourir en la » presente courtresse, les officiers et soldats de son tercio que subvenir à de grands frais de » bienséance à quoi l'avancement du service du Roy obligeait le remontrant, lequel par son mau-» vais payement les grands frais déjà exposés et la perte totale qu'il fait des revenus de son bien » pour être situé aux environs d'Ypres, Courtray et autres lieux, où les armes des ennemis » dominent, ne pouvant continuer ces bons offices, même se maintenir selon sa charge. Mais » afin de ce pouvoir faire et en consideration de ses bons et loyaux services qu'il espère avoir » rendus durant le tems de 28 années en toutes les occasions qui se sont offertes durant cedit » tems. Il supplie très-humblement V. A. S. être servie de faire livrer au remontrant, par » livrances particulières, ses gages de mestre de camp en pied à l'avenant de douze payes par an, » ainsi que se fait au régiment du comte de Meghen et son prédécesseur le mestre de camp » Haynin, dont les régiments ont toujours été payés de la Flandre comme celui du remontrant » (anno 1649-1650). » (Sur cette remontrance il a été décidé de lui payer six payes par an.)

Nous allons rappeler rapidement ce qui s'était passé dans le Palatinat avant l'arrivée des Wallons de l'armée qui avait soumis la Bohême.

L'archiduc Albert avait cru devoir agir directement contre le palatin du Rhin qui avait accepté, au détriment de Ferdinand, souverain légitime de la Bohême, la couronne de ce pays. Bien qu'il eût fourni déjà un contingent assez nombreux à l'armée impériale qui défendait en Bohême les droits de Ferdinand, il résolut de faire envahir le Palatinat et prépara, en conséquence, de nouveaux armements.

Les tercios wallons qui étaient restés en Belgique pendant que ceux de Buquoy et de Verdugo étaient engagés dans la guerre de Bohême, n'avaient pas été tenus au complet et se trouvaient considérablement réduits par des causes que l'on trouve mentionnées dans une lettre du 12 septembre 1622 de l'audiencier Louis Verreyken : « Le mauvais traitement fait aux Wal-» lons, dit-il, les porte à s'engager à l'étranger, en Allemagne ou en France » (et même dans les Provinces-Unies, aurait-il pu ajouter) où ils sont très-» bien reçus, tandis que l'on est obligé d'engager des Allemands, des » Anglais, des Écossais qui coûtent très-cher, sont hérétiques et ennemis du » service du Roi. Les gens du pays sont logés dans les forts; s'ils sont en » ville, ils n'ont ni plaquettes, ni service (indemnités ou livrances diverses). » Il n'est pas étonnant qu'ils aillent servir au dehors, même à l'ennemi où » il y a des régiments entiers de Wallons et grandissime nombre de gens de » la Campine et font les uns et les autres plus de service que nulle autre » nation qu'il y ait..... et m'a dit le baron d'Auchy qu'entre l'infanterie du » comte d'Anholt seulement, il y en a bien cinq cents du pays, lesquels tous » n'est croyable qu'ils s'en iraient d'ici, si ce n'était qu'ils se voyent pis » traités que nuls autres [1]. »

L'état dans lequel se trouvaient les tercios wallons exigea donc que l'on fit des levées extraordinaires pour mettre sur un pied convenable ceux d'entre eux qu'on destinait à l'invasion du Palatinat.

[1] « Le mauvais traitement fait aux Wallons qui étaient considérés cependant comme les » premiers soldats de l'Europe, blessait profondément le sentiment national. Ce fut une des » causes de la conspiration des nobles. » (Villermont, *Tilly ou la guerre de Trente ans*, t. I, p. 18.) Voir aussi dans les *Considérations sur le gouvernement des Pays-Bas* attribuées à Van der Noot le chapitre intitulé *de l'armée*.

Ces corps étaient le tercio de Maximilien de Houchin, seigneur de Gulzin, et celui du comte de Hennin qui avait été réformé à la fin de la campagne de 1619, dans la Savoie.

Le tercio de Gulzin ne recruta pas moins de mille sept cent quatre-vingt-seize hommes dans les provinces wallones; le tercio de Hennin dut en lever trois mille. Le duc d'Arschot fut chargé de lever un régiment d'infanterie basse-allemande de douze compagnies de trois cents hommes et le colonel Sébastien Baur un autre régiment de huit compagnies dans le Luxembourg. Le baron de Balançon compléta son tercio bourguignon de huit compagnies; enfin on leva onze compagnies libres d'infanterie wallone, soit trois mille quatre cents hommes.

Indépendamment des corps d'infanterie, on envoya dans le Palatinat au moins trois mille cavaliers levés dans les Pays-Bas, de sorte que sur vingt-cinq mille hommes dont se composait l'armée destinée à cette expédition, la Belgique en fournit dix-sept mille deux cent quatre-vingt-seize ou plus des deux tiers.

Ce fut le marquis de Spinola qui reçut le commandement de cette armée qui partit de la Belgique le 9 août 1620.

Les Palatinois, dans la prévision du danger qui les menaçait, avaient pris quelques mesures de défense; ils avaient levé des troupes et appelé à leur secours le comte Henri de Nassau (frère de Maurice) qui leur amena six mille hommes, tant infanterie que cavalerie. Le marquis de Spinola rendit vains ces armements et les dispersa dans une rencontre qui eut lieu près d'Oppeheim. Mille six cents hommes restèrent sur le champ de bataille, sans les prisonniers qui ne furent guère moins nombreux. D'autres tentatives furent encore faites en faveur des Palatinois, mais tous ces efforts ne purent empêcher Spinola de s'emparer, dans les premiers jours du mois d'octobre, de sept villes et châteaux forts. Le seul avantage que l'ennemi remportât fut d'enlever Guillaume de Melun, prince d'Épinoy, et son régiment de cavalerie qui tomba dans une embassade en cherchant à rejoindre l'armée. Les Palatinois ayant cherché à s'emparer de quelques positions sur le Rhin, afin d'entraver les succès de Spinola, le colonel Claude de Lannoy, seigneur de la Motterie, qui était gouverneur de Maestricht, reçut l'ordre de s'avancer vers

Cologne avec un corps de six mille à sept mille hommes, non-seulement dans le but de déjouer ces entreprises, mais aussi pour renforcer l'armée que des épidémies affaiblissaient chaque jour. Le marquis de Spinola se trouva alors complétement maître du Palatinat.

L'ennemi, découragé, voulut tenter quelques entreprises sur des points éloignés. Le 14 novembre, il essaya de surprendre Alzey, mais le colonel Claude de Rye, baron de Balançon, qui commandait dans cette petite ville, faisait bonne garde avec son régiment d'infanterie basse-allemande. Il se défendit courageusement jusqu'à l'arrivée du comte Henri de Bergh, général de la cavalerie, que le marquis de Spinola avait envoyé à son secours. L'ennemi se hâta de se retirer.

Le marquis de Spinola se trouva bientôt maître de plus de vingt villes qui s'étaient empressées d'ouvrir leurs portes, ne se souciant pas d'essuyer l'assaut de son armée victorieuse. La garde de presque toutes ces villes fut confiée aux soldats wallons.

Le comte palatin, en voyant ses provinces envahies, oublia, pour quelque temps, ses prétentions sur la Bohême et ne songea plus qu'à défendre ses propres domaines. Il appela à son secours tous ses anciens alliés et ses voisins. Il réussit à faire marcher une armée assez considérable sous le marquis de Durlach; elle se joignit aux troupes de Mansfelt; au commencement de 1622, et comme on apprit que le comte de Tilly occupait le cours du Neckar, on fit observer ses positions pour profiter d'une occasion favorable.

Mais le comte de Tilly n'était pas de ces généraux qui se laissent surprendre ni prévenir; il se hâta de rassembler ses cantonnements, se mit à la poursuite de l'ennemi, et Mansfelt ne parvint qu'à force d'adresse et d'audace à s'échapper.

Vers cette époque la trêve de douze ans entre l'Espagne et la Hollande expira, ce qui exigea le retour de Spinola dans les Pays-Bas. Le commandement des armées qui opéraient dans le Palatinat fut donné à Gonzalve de Cordoue qui réunit ses troupes à celle du comte de Tilly.

L'infanterie wallone, ayant été appelée, comme nous l'avons dit précédemment, à la garde des villes conquises, n'eut guère l'occasion de combattre en plaine, sauf à la bataille de Fleurus dont nous avons rendu compte. La

cavalerie belge, au contraire, eut fort à faire et elle se distingua en plusieurs occasions, notamment à Wimpfen. Dans cette journée, un jeune officier, Charles de Bryas, seigneur de Hernicourt, qui commandait cent chevaux cuirassiers, donna des preuves d'une grande valeur : sa belle conduite en cette circonstance, comme dans beaucoup d'autres, fut du reste récompensée par l'érection de sa terre de Bryas en comté.

Gonzalve de Cordoue, après avoir succédé au marquis de Spinola, avait traversé le Rhin à Worms, et, chemin faisant, assiégé Neustadt. Le château de cette ville ayant été cerné par les tercios wallons de Guillaume Verdugo et de feu le comte de Buquoy, ses défenseurs se hâtèrent de capituler.

On a vu que le comte de Tilly, après avoir défait, à Wimpfen, les troupes du margrave de Bade Durlach (6 mai 1622), et contraint Ernest de Mansfelt à se retirer en Hollande, continua la lutte avec Christian de Brunswick. Il le battit à Stadtloo, puis, vers la fin du mois de septembre 1623, il fit faire le siége de Lepstadt par le mestre de camp général de l'armée catholique, le comte Jean de Rietberg, qui, à cette fin, demanda des renforts à Gonzalve de Cordoue. Parmi les troupes qui lui furent envoyées, se trouvaient huit cents Wallons et quatre cents Bourguignons sous le commandement de M. de Hennin, sergent-major du prince de Barbançon. Ces huit cents Wallons étaient tirés des compagnies de Jean-Guillaume d'Argenteau, d'Esseneux, de Martignolle, de François de Recourt et d'Alexandre de Sibricht de Distorff, du tercio de Barbançon. Les quatre cents Bourguignons appartenaient au régiment de M. de Balançon.

On les employa d'abord aux travaux d'attaque, ce qui occasionna la mort de cent quatre soldats sans compter soixante-douze blessés. Ce fut M. François de Rincourt qui attaqua la droite de la contre-escarpe. L'artillerie de la place fit de grands ravages parmi les assaillants; François de Rincourt fut tué ; toutefois les Wallons parvinrent à conserver leur position, malgré l'abandon où les laissa la fuite honteuse des compagnies allemandes, qui avaient été envoyées pour les aider et les secourir [1].

Les assiégés capitulèrent le 24 octobre 1623.

[1] *Mémoires de du Cornet*, t. II, p. 208.

Le comte de Tilly s'était couvert de gloire pendant la longue campagne du Palatinat et avait, par ses victoires, jeté le fondement de la grande renommée qu'il acquit. A la tête d'une armée qui n'était guère que le tiers des forces de ses adversaires, il était parvenu à empêcher leur jonction; il les avait battus séparément.

L'Allemagne, épuisée, semblait pacifiée et toute résistance paraissait avoir cédé devant les aigles victorieuses du général belge qui, à cette occasion, fut comblé d'honneurs et de présents par l'Empereur et par le duc de Bavière.

Cependant l'extension donnée à l'autorité impériale par les victoires du comte de Tilly, la prépondérance décisive acquise en Allemagne par la maison d'Autriche, portaient ombrage aux puissances voisines. Sous l'impulsion de la France, de l'Angleterre, de la Suède et surtout de la Hollande, une coalition se fit entre une multitude de petits princes allemands qui réunirent leurs forces et les mirent sous l'autorité et le commandement de Christian de Danemark. Cette coalition chercha des alliances jusqu'en Transylvanie et à Constantinople.

L'armée du comte de Tilly était trop faible pour combattre tant d'ennemis, et l'empire semblait être sérieusement en péril lorsque Wallenstein offrit de former, à ses frais, une armée de cinquante mille hommes. Ses offres ayant été agréées, il envoya Jean de Mérode-Waroux aux Pays-Bas pour lever six mille Wallons. Tilly, de son côté, qui cherchait à empêcher la jonction des armées de Christian et de Mansfelt, demanda des troupes à l'infante Isabelle [1].

Les Pays-Bas fournirent trois régiments wallons, l'un d'infanterie et deux de cavalerie, dont les chefs étaient Jean de Mérode, Philippe de Mérode, baron de Morialmé, et Antoine de Beaufort, seigneur de Boisleux [2].

Les troupes wallones eurent l'occasion de se signaler dès le début de la guerre qui allait de nouveau couvrir l'Allemagne de ruines. Un corps de mille Wallons qui, sous le commandement de l'illustre Luxembourgeois Aldringen, gardait le passage de l'Elbe, près de Dessau, résista énergique-

[1] Villermont, *Tilly ou la guerre de Trente ans*, t. I, p. 297.

[2] *Mémoires de du Cornet*, t. II, p. 244. — Goethals, dans son *Dictionnaire généalogique*, dit que Beaufort commandait quatorze cents chevaux au service de l'Empereur.

ment aux efforts d'Ernest de Mansfelt pour s'emparer de sa position. Après quatre jours de combat, les Wallons allaient peut-être plier sous l'effort du nombre des ennemis, lorsque la cavalerie flamande de Wallenstein vint les soutenir et infliger aux troupes de Mansfelt une défaite sanglante [1] (25 avril 1626). Ce fut un colonel wallon, le baron Antoine de Beaufort, qui fut chargé de porter à l'infante des Pays-Bas la nouvelle de cette victoire importante [2].

La campagne de 1626 fut, pour le comte de Tilly, une suite de brillants triomphes que vint couronner la victoire qu'il remporta à Lutter, sur l'armée de Christian. Il serait monotone de mentionner les nombreuses rencontres avec l'ennemi, où le courage et l'énergie des troupes wallones secondèrent le génie de leur illustre chef, mais nous devons mentionner que ce fut pendant cette campagne que s'introduisit un usage qui, se généralisant peu à peu, finit par altérer complétement le caractère et la qualité des corps wallons. Nous faisons allusion à la mesure qu'on prit alors d'incorporer dans les troupes nationales les prisonniers faits sur l'ennemi. Ce fut un coup funeste pour la discipline. Ces étrangers, mercenaires de tous les pays, introduits de force dans les corps belges, désertaient en masse pour retourner dans leurs anciennes compagnies, lorqu'on leur offrait l'appât d'une prime plus ou moins considérable, et leur exemple devait nécessairement finir par altérer les sentiments de fidélité au drapeau qui avaient toujours été un des traits distinctifs des troupes wallones.

Au printemps de l'année 1627, l'infante Isabelle fournit un nouveau contingent aux armées qui opéraient en Allemagne; elle prescrivit au comte Ernest d'Isembourg de mener au comte d'Anholt deux régiments d'infanterie et un régiment de cavalerie [3].

D'un autre côté, Wallenstein, qui manquait de chefs capables et qui savait par expérience que les Pays-Bas étaient une excellente école de guerre, demanda aussi à l'infante Isabelle de lui envoyer quelques généraux [4].

[1] Villermont, *Tilly ou la guerre de Trente ans*, t. I, p. 334.
[2] *Ib.*, p. 335.
[3] *Ib.*, p. 409.
[4] *Ib.*, p. 416.
Le nombre des Wallons qui furent envoyés aux armées impériales est évalué à plus de dix-huit mille (Hopt).

Les deux armées catholiques, celle de l'empire commandée par Wallenstein et celle de la ligue dont le comte de Tilly était le chef, s'étendaient le long de l'Elbe; Tilly occupait la gauche, Wallenstein la droite. Il y eut, sur toute l'étendue de cette ligne, de fréquents combats avec les Danois qui partout furent battus.

Le roi Christian vit son armée dispersée et lui-même ne parvint à échapper que par une fuite précipitée. Les Wallons, comme toujours, combattirent vaillamment. Le beau régiment d'Aldringen surtout, qui servait dans l'armée de Wallenstein, mit de plus en plus en relief la réputation de supériorité des soldats belges. Malheureusement de terribles ennemis, la misère et la faim, réduisaient de jour en jour les effectifs.

L'armée de Tilly, plus encore que celle de Wallenstein, se trouvait dans le plus affreux dénûment, conséquence de la négligence et du mauvais vouloir de l'administration. « Cependant, dit l'historien de Tilly, ces vétérans » avaient supporté le poids du jour et de la chaleur; à eux seuls étaient dues » les grandes victoires qui avaient rétabli l'autorité de l'Empereur et refoulé » l'ennemi hors du territoire allemand. Leur sang avait arrosé tous les » champs de bataille, avant qu'il n'existât d'armée impériale et depuis, com- » bien était inégale la part de lauriers cueillis par chaque armée ! [1]. »

On voit que dans les armées allemandes, comme dans les armées espagnoles, les soldats wallons ont toujours été victimes de la partialité des gouvernements qui ne tenaient aucun compte à nos braves compatriotes de tant de preuves de dévouement qu'ils en recevaient chaque jour et auxquels ils ne manquaient pas de faire de chaleureux appels, dès que quelque danger les menaçait. On en verra incessamment une nouvelle preuve lorsque l'Espagne, mise en péril et par les armées de la France et par la révolte de la Catalogne, ne verra de salut pour elle que dans le courage des Wallons.

Malgré le déplorable état de son armée, le comte de Tilly entreprit, vers cette époque, le siége de Stade, seule place que les Danois possédassent encore au sud de l'Elbe, et il la força à se rendre par capitulation, le 6 mai 1628.

L'année suivante, Tilly fut nommé généralissime des armées impériales

[1] Villermont, *Tilly ou la guerre de Trente ans*, t. I, p. 431.

au moment où apparaissait sur la scène militaire le roi de Suède, Gustave-Adolphe.

Ces deux grands capitaines étaient dignes de lutter l'un contre l'autre, mais les moyens dont ils disposaient n'avaient pas la même valeur. L'armée de Gustave-Adolphe n'était pas seulement brave, elle était parfaitement disciplinée et homogène. L'armée de Tilly n'était que brave. C'était un ramassis de mercenaires de toutes les nations. L'infanterie wallone, qui servait dans les armées allemandes, avait perdu une partie des qualités qui avaient fait sa réputation. Sa discipline s'était fortement relâchée par les causes que nous avons indiquées déjà. Son personnel, presque entièrement renouvelé par suite de longues guerres et surtout de ses souffrances et de ses fatigues, ne comptait plus qu'un petit nombre de vétérans noyés au milieu d'une quantité de recrues sans expérience de la guerre et de la subordination; enfin la plupart des chefs, qui avaient si souvent conduit cette infanterie à la victoire, avaient disparu.

Aussi arriva-t-il qu'en moins de six mois Gustave-Adolphe se rendit maître de toute la Poméranie et d'une partie du Brandebourg. Puis il gagna la bataille de Leipzig (7 septembre 1630) qui fut le plus grand désastre que subirent les armées de Tilly, mais qui fournit aux Wallons l'occasion de déployer une fois encore leurs héroïsme.....

La bataille était perdue et l'armée suédoise poursuivait dans toutes les directions les lignes rompues et écrasées de Tilly; seuls, cinq régiments refusent de partager cette fuite. Ces régiments, dit l'historien le plus dévoué à Gustave-Adolphe, se défendent comme des lions, font face de tous côtés et luttent avec une valeur digne d'éloge. La cavalerie suédoise les charge avec fureur, l'infanterie les aborde de ses masses profondes; l'artillerie les couvre de feux. On voit des soldats combattre à genoux après avoir eu les jambes coupées ou rompues. Personne ne demande quartier. Ces régiments résistent jusqu'à la nuit, et quand elle est close, ils se retirent à pas lents vers Halle, emportant, au centre de leur phalange, Tilly, leur vieux général meurtri et mutilé. Ils n'étaient plus que six cents.....!

Ces régiments étaient des régiments wallons, les héros des glorieuses expéditions de Tilly, les compagnons de ses misères et de ses triomphes.

L'histoire doit conserver les noms de ces héroïques régiments : c'étaient Balderou, Blanckaert, Gœtz, Dietrichstein et Chiesa.

Après la bataille de Leipzig le comte de Tilly continua la guerre contre Gustave-Adolphe, mais il ne devait guère survivre à la défaite de son armée. L'infériorité numérique des forces dont il disposait pour lutter contre l'illustre capitaine qui venait de se révéler à l'Europe [1], le dénûment dans lequel on laissait ses pauvres soldats, les intrigues de Wallenstein qui depuis longtemps voyait avec envie la gloire de son collègue, tout concourait à mettre un terme aux succès que le général wallon avait remportés depuis qu'il se trouvait à la tête de l'armée de la ligue. Six mois après la fatale journée de Leipzig, pendant une reconnaissance qu'il faisait le long du Lech, il reçut une blessure mortelle et expira à Ingolstad le 30 du même mois.

L'esprit de parti a cherché, pendant plus de deux siècles, à ternir la gloire de notre illustre compatriote en lui attribuant les horreurs commises au siége de Magdebourg, mais le comte de Tilly est aujourd'hui complétement disculpé de l'accusation qu'ont injustement lancée contre lui Schiller et, après lui, tous les historiens protestants; il est prouvé, d'après des rapports officiels et des documents irrécusables [2], que l'incendie de Magdebourg n'a été ordonné ni par Tilly ni par ses lieutenants et que cet illustre général a fait, au contraire, les efforts les plus généreux pour diminuer l'étendue des désastres qui frappèrent cette malheureuse cité. Du reste, S. M. le roi de Bavière a rendu un hommage éclatant au héros flamand dès que son innocence a été reconnue. Il lui a fait élever une statue et le jour de l'inauguration, en 1844, il a prononcé ces nobles paroles : « Le général Tilly a été grossièrement calomnié

[1] Voici un curieux extrait d'un discours du général Tilly à la diète germanique au moment où Gustave-Adolphe mettait le pied sur le sol de l'Allemagne : « La guerre est un jeu où l'on » hasarde plus ou moins, selon la passion du joueur. Tantôt on gagne, tantôt on perd et » quand on gagne beaucoup il arrive ordinairement ou que celui qui gagne continue à jouer » pour augmenter son gain ou que celui qui perd ne veut point quitter le jeu parce qu'il espère » regagner ce qu'il a perdu. A la fin, la chance tourne et le gagnant perd non-seulement ce qu'il » avait gagné, mais encore tout ce qu'il avait sur lui en se mettant au jeu. » (Khevenhuller, *Ann. Ferdinandi*, p. 1289.)

[2] Voir les communications faites à la Commission royale d'histoire par M. de Ram (*Bulletins* de cette Commission, 1re série, t. III, pp. 83-89, et t. IX, pp. 146-161).

» pendant deux siècles; mais les rayons de la vérité ont fini par dissiper » les nuages accumulés par les préjugés autour de cette grande figure. »

A Tilly succéda, dans le commandement de l'armée, le comte Aldringen, un Belge encore, qui ne démentit pas la glorieuse renommée des soldats wallons.

§ 3.

Révolte de la Catalogne.

Pendant que nos malheureuses provinces étaient, comme on l'a vu, fort mal défendues par les troupes étrangères qui y avaient été amenées successivement par le cardinal-infant et par Piccolomini, Italiens, Espagnols, Hongrois, Croates, mercenaires de toutes les nations que les populations avaient à redouter au moins autant que les ennemis, les soldats belges étaient appelés et retenus en Espagne pour y défendre l'intégrité de la monarchie très-sérieusement menacée par les armes de la France et, bientôt après, par la révolte de la Catalogne.

C'est la participation des soldats wallons aux combats qui furent la conséquence de ces événements qui fera l'objet de ce chapitre.

La révolte de la Catalogne éclata à l'instigation de la France et sous la protection de ses armées, mais ce fut l'explosion d'un mécontentement qu'avait fait naître, depuis plusieurs années, la politique inintelligente et orgueilleuse du gouvernement espagnol.

De toutes les provinces qui naguère avaient constitué les royaumes ibériques, la Catalogne, à peu près seule, avait échappé au joug de l'Espagne. Elle était restée libre et rien ne l'eût humiliée davantage que de devenir une simple province du superbe monarque de l'Espagne et des Indes qui, pour les Catalans, n'avait d'autre autorité qu'un droit de suzeraineté en vertu de son titre de comte de Barcelone.

Les Catalans avaient leurs envoyés à Madrid et prétendaient qu'ils fussent traités sur le pied des ambassadeurs étrangers. Ils se gouvernaient par leurs

propres lois, ne participaient pas aux charges de la Castille, fixaient eux-mêmes les impôts qu'ils devaient payer et dédaignaient les avantages qu'un lien plus étroit avec les autres provinces leur eût procurés en leur ouvrant le commerce des Indes.

Philippe IV et son gouvernement résolurent de faire cesser cette situation et de courber la Catalogne, ainsi que ses annexes le Roussillon et la Cerdagne, sous l'autorité centrale. Mais les Catalans n'étaient nullement disposés à abdiquer leurs anciennes franchises; leurs magistrats élus protestèrent énergiquement contre les premières tentatives qui furent faites pour les en dépouiller.

Le cabinet de Madrid ne se découragea pas devant cette opposition et espéra parvenir à ses fins, par des moyens détournés, mais pendant qu'il continuait à faire une sorte de guerre sourde à la Catalogne, il se vit tout à coup menacé par la France. Une armée, sous la conduite de Henri de Bourbon, père du grand Condé, envahit le Roussillon (juin 1639), mit le siége devant Fontarabie et menaça, tout à la fois, la Biscaye et la Navarre.

Les Français ne réussirent pas dans cette première tentative, ils furent même forcés d'abandonner le siége de Fontarabie, mais le prince de Condé ne renonça pas pour cela à l'exécution des plans que Richelieu avait conçus. Ayant reçu des renforts, il se prépara à ouvrir la campagne suivante, avec des forces considérables.

La maison d'Espagne, lorsqu'elle se vit menacée par les Français sur son propre territoire, se trouva dans une grande perplexité. Le peu de troupes que son trésor épuisé lui permettait d'entretenir se trouvaient loin du pays engagées dans les combats qui se livraient en Flandre et en Allemagne. Ce qui était resté en Espagne n'inspirait qu'une assez médiocre confiance. Cependant les circonstances étaient urgentes. Philippe IV ne vit de salut pour le pays que dans l'adoption d'une mesure dont jusque-là il n'y avait pas eu d'exemple; il savait la réputation que les troupes wallones s'étaient acquise sur les champs de bataille des Pays-Bas, de l'Allemagne, de la Bohême, de la Hongrie et de la France; il résolut de les appeler à concourir à la défense de l'Espagne et il pressa vivement l'archiduc Albert de lui envoyer des secours immédiats.

La correspondance du comte-duc Olivarez, premier ministre de l'Espagne à cette époque, est un témoignage aussi irrécusable que flatteur de l'estime et du prestige dont jouissaient les soldats wallons à la cour de Madrid.

Le cardinal infant, cédant aux pressantes sollicitations du Roi et de son premier ministre, avait annoncé le prochain départ pour l'Espagne du premier corps expéditionnaire; dès qu'Olivarez reçut cet avis, il écrivit à la cour des Pays-Bas (24 février 1639) : « J'espère que par cet envoi et avec » l'aide de Dieu, Votre Altesse a assuré la Navarre et le Guipuzcoa. Ici nous » nous occupons à faire un bon accueil à ces troupes et on est disposé, eu » égard à ce qu'elles se trouvent hors de leur pays, à les traiter en Espagne » sur le même pied que les Espagnols; à leur procurer tout ce qui pourra » contribuer à leur soulagement et à leur assistance; à les payer d'une » manière très-ponctuelle [1]. »

Le corps expéditionnaire se composait de vingt compagnies de Wallons commandées par Ghislain de Bryas, valeureux officier qui, durant une carrière de plus de vingt années de service dans les armées des Pays-Bas, comptait plusieurs actions d'éclat; en dernier lieu, il avait pris Venloo et défendu héroïquement la ville de Gueldre contre les Hollandais [2]. On lui donna pour sergent-major (lieutenant-colonel) Charles-Antoine de Calonne, qui, après avoir conquis tous ses grades sur les champs de bataille, était parvenu à celui de lieutenant-colonel d'un régiment d'infanterie basse-allemande [3].

Ce n'était pas chose facile à cette époque que de faire arriver ces quatre mille hommes en Espagne. La Hollande, qui s'était unie à la France pour attaquer l'Espagne, possédait une flotte nombreuse qui croisait sur les côtes de Flandre; aussi les vaisseaux qui portaient le corps expéditionnaire, étant partis de Mardick, furent attaqués par la flotte ennemie à la hauteur de Dunkerque. Ghislain de Bryas se défendit vaillamment et

[1] *Une visite aux Archives de Munich,* par M. Gachard (BULLETINS DE LA COMMISSION ROYALE D'HISTOIRE), t. VI, 3e série.

[2] BIOGRAPHIE NATIONALE, *Notice sur Ghislain de Bryas*, par M. de Robaulx de Soumoy.

[3] IBID., *Notice sur de Calonne,* par M. Gachard. — M. le docteur Cormans, dans son prétendu *Tableau de l'an* 1640, n'a pas craint de qualifier de *vagabonds* nos compatriotes qui allèrent à cette époque combattre en Espagne (BULL. DE LA COMM. ROYALE D'HIST., 1re série, t. XIII, p. 357).

malgré une grave blessure à la main, il continua sa route vers l'Espagne; mais son sergent-major de Calonne fut fait prisonnier et emmené en Hollande où il subit six mois de captivité. Ayant enfin recouvré la liberté, en payant une forte rançon, il se remit en route pour l'Espagne et rejoignit le tercio wallon de Bryas, en Catalogne.

Le léger retard que cet incident avait mis à l'arrivée en Espagne de Ghislain de Bryas et du corps expéditionnaire avait vivement inquiété la cour de Madrid. Dès le 19 mars, le comte-duc d'Olivarez apprenait au cardinal infant l'anxiété qu'il en éprouvait : « car, lui disait-il, la sûreté de » l'Espagne *dépend entièrement* de la présence de ces Wallons, et nous » tenons tous que, quand ils seront arrivés, l'ennemi ne songera plus à » nous inquiéter de ce côté; nous aurons avec eux une force propre à mettre » obstacle à quelque dessein qu'il puisse avoir [1]. »

Deux jours après cette lettre, qui témoignait de l'impatience avec laquelle nos compatriotes étaient attendus, les Wallons, si ardemment désirés, arrivèrent enfin dans les ports espagnols [2] et d'Olivarez se hâta de témoigner sa joie au cardinal infant : « par là, lui disait-il, la Biscaye, la Navarre et la » Galice sont assurées. »

A peiné débarqué, Ghislain de Bryas à la tête de ses Wallons prit part à la défense de Salces, petite ville du Roussillon assiégée par les Français. Dans une lettre du 2 novembre adressée au cardinal infant, d'Olivarez rendit compte de leur conduite dans les termes suivants : « Votre Excellence peut » m'en croire, les Wallons qu'Elle nous a envoyés sont ceux qui maintien- » nent le siége de Salces; ils se sont battus comme des lions, se signalant » extrêmement en tout [3]. »

Cependant le danger ne cessait de grandir : d'une part, l'armée française recevait continuellement des renforts; d'autre part, les Catalans, excités par les agents de Richelieu, prenaient de jour en jour une attitude plus menaçante.

[1] *Une visite aux Archives de Munich*, par M. Gachard.

[2] Ce fut Charles de Bonnières, baron d'Auche, du conseil de guerre aux Pays-Bas et gouverneur de Bapaume, qui fut chargé d'introduire dans les royaumes d'Espagne les Wallons qui débarquèrent à la Corogne et de pourvoir à tout ce qui leur était nécessaire (Gachard, *Les bibliothèques de Madrid et de l'Escurial*, p. 208).

[3] *Une visite aux Archives de Munich*, par M. Gachard.

Aussi, dès le 23 août 1639, le comte-duc Olivarez avait-il écrit au gouverneur général des Pays-Bas : « Monseigneur, nous avons encore besoin de » cinq à six mille Wallons, ou pour le moins quatre mille, si c'est possible, » pour vivre en paix. Votre Altesse y pourvoira avec la volonté et la ponc- » tualité qu'elle a coutume d'apporter en ce qui concerne le service du Roi et » le sien qui est une même chose [1]. »

Peut-on désirer un témoignage plus éclatant de la bonne renommée que s'étaient acquise les soldats belges? La plus puissante monarchie de l'Europe, ce vaste empire, dont le chef disait orgueilleusement que le soleil ne se couchait pas dans ses États, en était réduite à confier le soin de sa sûreté, la défense de son honneur, à quelques soldats wallons qu'elle appelait à son secours d'au delà des mers, dès qu'un péril la menaçait!

On peut, du reste, se rendre compte de l'état de décadence où se trouvait alors l'Espagne, par ce qu'en dit le comte-duc Olivarez lui-même dans une lettre qu'il écrivait au gouverneur général des Pays-Bas peu de temps avant les événements que nous rapportons : « Votre Altesse ne saurait croire ce » qu'il en coûte, ni l'indolence avec laquelle chacun se mit en mouvement. » Il n'y en a pas un qui le fasse, si ce n'est à prix d'or et de faveurs, comme » s'ils étaient des vassaux du Turc. Je confesse à Votre Excellence qu'au » milieu de tant d'embarras dont la monarchie est accablée, il n'en est aucun, à » mon sens, qui soit aussi grand que celui-là, parce qu'il entraîne après soi » tous les autres : en effet, de là vient que les dépêches se font attendre, que » les ambassades, les dispositions, les chefs, rien ne marche, et que l'exécu- » tion est tardive. Si Votre Altesse voyait ce qui se passe en cela, Elle » reconnaîtrait combien il est impossible que quelque chose réussisse et que » tout ne finisse par se perdre. En un mot, Monseigneur, de l'amour, il n'y » en a point; de la réputation, on n'en tient aucun compte; on ne songe qu'à » se promener dans la grande rue, à aller à la comédie, et tout ce qui se fait, » on n'y parvient qu'à force de bras et en contraignant les gens à servir. »

Lors de l'arrivée de l'armée française, les Catalans avaient d'abord témoigné un grand zèle pour la défense du Roussillon, mais le siége de Salces les lassa

[1] *Une visite aux Archives de Munich*, par M. Gachard.

bientôt; la désertion se mit dans leurs rangs et les corps municipaux se relâchèrent dans le service des fournitures militaires destinées à l'armée. Ce fut un prétexte pour Olivarez d'agir avec violence contre un peuple à l'égard duquel il cherchait depuis longtemps des motifs de querelle. Il commença par adresser au comte de Santo-Coloma, vice-roi de la Catalogne, une lettre pleine d'insultes; lui ordonna de forcer les hommes d'aller à la guerre, dût-on les y traîner garottés et d'exiger que les femmes portassent sur leurs épaules le blé, le foin et la paille pour l'armée. « Si les priviléges du pays, ajoutait » le comte-duc, se peuvent concilier avec la maxime que je pose, il sera bon » de les ménager; mais en cas qu'ils apportent seulement une heure de retar- » dement aux affaires, celui qui les allègue se déclare ennemi de Dieu, du » Roi, de son propre sang et de la patrie..... Les Catalans sont tantôt de » bonne volonté et tantôt revêches; le salut du peuple et de l'armée est pré- » férable aux lois et aux priviléges de la province..... Les soldats doivent » être commodément logés et bien couchés; qu'on ôte les lits aux gentils- » hommes les plus qualifiés du pays, qu'on les réduise plutôt à coucher sur » la dure que de laisser souffrir les soldats [1]. »

Ce dur langage n'était pas de nature à calmer les esprits; une lettre du Roi lui-même vint mettre le comble à l'exaspération des populations catalanes. « Il m'a semblé bon de vous dire, lit-on dans la lettre de Philippe IV, » que la province ne peut pas s'acquitter plus mal de son devoir qu'elle ne » fait au regard des assistances qu'elle doit donner. Ce défaut vient de l'impu- » nité. Si vous aviez puni de mort quelques-uns des fuyards de la province, » la désertion n'aurait pas été si grande.....; faites arrêter, si bon vous » semble, quelques-uns des magistrats, ôtez-leur l'administration des deniers » publics.....; confisquez le bien de deux ou trois des plus coupables, afin » de donner de la terreur à la province..... »

Ces ordres, qui témoignaient combien le gouvernement royal faisait peu de cas des libertés et des priviléges des Catalans, furent exécutés avec la dernière rigueur et provoquèrent la rébellion, surtout lorsque, après la prise de Salces, au commencement de l'année 1640, l'armée fut mise en quartier

[1] Levassor-Sismondi.

d'hiver dans la Catalogne et le Roussillon, contrairement aux franchises du pays. Une révolte générale allait éclater, Olivarez pensa que la force pourrait la comprimer, et dans le but de s'en procurer les moyens, il s'adressa de nouveau au gouverneur général des Pays-Bas.

« Je supplie Votre Altesse, dit-il dans une lettre du 18 juillet 1640, de » nous envoyer des Wallons, s'il est possible, par cinquante ou cent, afin » que nous en ayons ici quatre mille, ou deux régiments pleins, qui fassent » notre honneur et notre sûreté [1] »

On se rappellera qu'à cette époque la Belgique se débattait contre les attaques incessantes des Français et des Hollandais, et c'était dans un pareil moment qu'on appelait ses enfants pour aller défendre le gouvernement espagnol contre la légitime révolte de sujets opprimés !

Le gouverneur général des Pays-Bas crut devoir encore céder aux instances si vives d'Olivarez ; il ordonna des levées extraordinaires et fit partir un nouveau régiment d'infanterie wallone de vingt compagnies, présentant un effectif de quatre mille hommes. Ce régiment avait pour mestre de camp Balthazar Philippe de Gand, dit Vilain, comte d'Isenghien, et pour sergent-major le baron André Van der Straten.

Le signal de la révolte des Catalans était parti de Barcelone le jour où se célébrait la fête du Saint-Sacrement (7 juin 1640), fête qui attirait une grande affluence de gens de la campagne. Le peuple, excité par les auteurs de la conspiration, pour la plupart agents français, encouragé par la connivence des magistrats et le concours de la milice urbaine qui avait été convoquée en apparence pour maintenir l'ordre, mais qui bientôt fit cause commune avec les émeutiers, le peuple se porta à tous les excès; massacra le vice-roi, don Dalmace de Queralt, comte de Santa-Coloma, égorgea tous les Castillans, puis tourna sa fureur contre les soldats wallons qui, prétendait-on, avaient commis le sacrilége de toucher à l'hostie consacrée, dans une procession.

De Barcelone, la révolte s'étendit rapidement dans toute la Catalogne et les fiers habitants des montagnes des Pyrénées chassèrent à coups d'escopette les Wallons et les Napolitains au service de Sa Majesté Catholique [2].

[1] *Une visite aux Archives de Munich,* par M. Gachard.
[2] Bazin, *Histoire de Louis XIII.* — Capefigue, *Richelieu, Mazarin, etc.*

A l'instigation de Richelieu, les Catalans s'érigèrent en république et se mirent sous la protection de la France. Louis XIII promit naturellement de les secourir toutes les fois que le roi de Castille essayerait de porter atteinte à leurs priviléges; c'était le triomphe de la politique française, la réalisation des plans machiavéliques de la cour de France; c'était enfin un acheminement à l'absorption et, en effet, le 18 septembre 1641, un acte attribua à Louis XIII la principauté de Catalogne, les comtés de Roussillon et de Cerdagne, et une armée française s'empara de Perpignan et de Salces. — Les Espagnols firent de vains efforts pendant treize années pour reprendre ces provinces; l'insurrection se prolongea jusqu'en 1653 et la Catalogne ne rentra sous la domination de l'Espagne qu'à la paix des Pyrénées, tandis que le Roussillon et la Cerdagne restèrent définitivement annexées à la France.

Les régiments wallons de Ghislain de Bryas et du comte d'Isenghien prirent part, et l'on peut dire une part brillante, aux différents combats qui remplirent cette période; nous nous bornerons à rappeler leurs principales actions.

Le marquis de Los Velez avait été investi du commandement de l'armée destinée à agir contre les rebelles. Lorsqu'il voulut se porter à Tortoze, sur le col de Bolaguer, il fut informé que déjà tous les passages des montagnes étaient occupés par l'ennemi. Désirant être renseigné exactement à se sujet, il chargea Philippe Van der Straten, sergent-major wallon, d'aller avec un détachement assez nombreux faire une reconnaissance minutieuse sur toute la route à parcourir; de frayer de vive force un passage et d'occuper, jusqu'à l'arrivée de la colonne principale, les positions jugées nécessaires pour assurer la marche de l'armée.

Philippe Van der Straten remplit cette délicate et périlleuse mission avec beaucoup d'énergie et d'intelligence, et le 7 décembre 1640, le marquis de Los Velez put sortir de Tortoze avec son armée; grâce aux excellentes dispositions qui avaient été prises par Van der Straten, sa marche se fit sans encombre.

Toute la campagne de 1641 fut très-heureuse pour les armes espagnoles; au siége de Perpignan, les Wallons firent des prodiges de valeur et à la

défense de Balaguer, ils soutinrent avec éclat leur réputation militaire. Ils marchèrent ensuite au secours de Tarragone que les Français assiégeaient. Dans une sortie qui donna lieu à un combat très-vif, ils firent prisonniers le mestre de camp général d'Ardenne, trois capitaines, seize autres officiers, quatre-vingts soldats et prirent deux cents chevaux.

Après l'heureuse campagne de 1640 et grâce au concours énergique des Wallons, les Espagnols étaient maîtres du Roussillon.

Sur ces entrefaites, la France envoya une seconde armée en Espagne sous le commandement du maréchal de la Motte de Houdancourt.

L'année 1641 et la première moitié de l'année suivante furent remplies par une suite de combats et de siéges, où chaque parti obtint, tour à tour, des avantages. La défense de Balaguer par les régiments de Ghislain de Bryas et du comte d'Isenghien fut un des faits d'armes qui procurèrent le plus d'honneur aux soldats wallons; aussi le comte d'Isenghien fut-il nommé lieutenant général de cavalerie et André Van der Straten mestre de camp de son tercio [1].

Malheureusement la fin de la campagne de 1642 vit complétement tourner la chance des armes. Les Espagnols perdirent Perpignan et Salces; il n'y eut que Balaguer qui fut énergiquement défendu par le mestre de camp André Van der Straten. Enfin la sanglante bataille de Lereda (octobre 1642) enleva aux Espagnols tous les avantages qu'ils avaient conquis dans les campagnes précédentes [2].

Pour donner un exemple de l'énergie avec laquelle combattirent les Wallons dans cette néfaste journée nous constaterons que parmi les morts qui restèrent sur le champ de bataille se trouvaient Philippe Van der Straten et trois de ses neveux; ils confirmèrent, une fois de plus, par leur mort héroïque, la réputation de bravoure inséparable du nom wallon.

Après ce désastre, le marquis de Leganez fut disgracié et arrêté, mais des intrigues de cour le firent bientôt rentrer en faveur. Alors des sentiments de

[1] Sa patente est du 3 septembre 1641, Schoel, *Guerre de Catalogne*, aux Archives de Simancas.

[2] Melo, *Histoire de la révolte de la Catalogne*, pp. 263 à 266 et 272. — Comte de Clonard, chap. XXV.

jalousie et de haine éclatèrent contre les chefs wallons dont on méconnut les services en refusant de les récompenser : c'est ainsi que pendant plus de dix ans, le Roi lui-même ordonna vainement qu'on accordât aux officiers wallons ce qui leur était dû de leur solde arriérée.

Les corps wallons, qui furent plusieurs fois alimentés par de nouvelles levées qui se firent aux Pays-Bas [1], continuèrent de prendre part aux opérations des armées espagnoles; en 1644 ils firent partie du corps qui battit les Portugais près de Montyo et ils assistèrent à la victoire de Talavera.

Nous n'avons pas trouvé de traces du retour en Belgique des débris de ces vaillantes compagnies wallones.

Les services éminents qu'avait rendus Ghislain de Bryas pendant toute cette guerre, tant à la tête des Wallons que dans les positions élevées qui lui furent conférées, furent recompensés par le roi d'Espagne. De Bryas fut nommé successivement chevalier de Calatrava, commandeur de Molinos et de la Guareta, conseiller de guerre et capitaine général de la cavalerie légère. De plus, à son retour aux Pays-Bas, il vit sa terre de Molenghien érigée en marquisat; enfin il reçut le gouvernement du Luxembourg et de Venloo. Philippe IV avait promis de lui donner trois cents vassaux en ses Pays-Bas; pour remplir cette promesse, il lui accorda l'état de grand bailli héréditaire des bois et forts du Hainaut [2].

De Calonne reçut également des témoignages éclatants de la satisfaction du souverain. Il était devenu, dès les premiers temps de l'expédition, mestre de camp du tercio de Bryas. Le 7 février 1648, il fut nommé gouverneur de Fraga, dans la province d'Huesca, puis de Carthagène. On lit dans l'ordre du Roi qui lui confia le gouvernement de cette ville ce qui suit : « Vu l'impor-» tance de cette place et attendu que, dans les circonstances présentes où » notre couronne a tant d'ennemis, il convient de veiller particulièrement à

[1] Il résulte d'une lettre du président Roose du 6 décembre 1642 que Philippe IV demandait encore deux mille Wallons pour réparer les pertes que les régiments belges avaient faites dans les combats précédents (Archives du royaume, Reg. n° 457). — En 1646 on fit encore des levées en Belgique dans le même but (Archives du royaume, Papiers d'État et de l'Audience, liasse n°s 725 et 726).

[2] Biographie nationale, *Notice sur de Bryas*, par M. de Robaulx de Soumoy.

» sa sûreté et à sa défense, en y ayant un chef distingué autant par son » grade que par sa valeur et son expérience militaire, qualités qui sont » réunies en vous, Charles-Antoine de Calonne, etc. [1]. »

En 1653, de Calonne avait été élevé au grade de général de l'artillerie et créé chevalier de Saint-Jacques; plus tard il obtint encore le titre de comte de son nom.

Quant à André Van der Straten, il reçut le titre de baron en janvier 1646 et d'autres distinctions. Il resta en Espagne où il mourut le 5 septembre 1660.

Les envois de troupes belges en Espagne continuèrent pendant plusieurs années encore. C'est ainsi qu'en 1654 le mestre de camp Louis de Gand y conduisit un tercio pour le recrutement duquel on tira des prisons tous les condamnés qui n'avaient pas commis de crimes capitaux. Cette circonstance est constatée dans un placard que nous croyons devoir reproduire [2] :

« Léopold Guillaume, par la grâce de Dieu, archiduc d'Autriche, duc de » Bourgogne, etc., etc., lieutenant gouverneur et capitaine général des Pays- » Bas et de Bourgogne, etc.

» Très-chers et bien aimés.... Don Louis de Gand, maître de camp d'un » tercio d'infanterie wallone, au service du Roi monseigneur, nous ayant » requis de lui être délivré tous les prisonniers, les excès et délits desquels » ne seraient capitaux et qui néanmoins pourraient avoir mérité d'être con- » traints à aller servir S. M. de soldat en Espagne, nous vous faisons la pré- » sente afin qu'en conformité vous ayez à lui faire délivrer tous les prison- » niers dignes de ce traitement et procurer que le même soit fait incontinent » par les siéges de justice inférieure sous votre ressort, faisant à ces fins » promptement visiter toutes les prisons et vous administrer les relations » sommaires de leurs charges et causes de leur détention. A tant très- » chers, etc.

» De Bruxelles, le 24 avril 1654. (Signé) Léopold d'Autriche. A nos » très-chers et bien aimés les président et gens du conseil provincial de » Flandre. »

[1] BIOGRAPHIE NATIONALE, *Notice sur de Calonne,* par M. Gachard.

[2] *Placards de Flandre,* 3e vol., fo 1072.

Voilà la situation misérable à laquelle on se trouvait réduit; l'infanterie wallone avait complétement disparu du pays au moment où elle aurait dû défendre la patrie envahie par les armées françaises, par les Lorrains et par les Croates de Maximilien de Bavière. Vainement, dans ces conjonctures, chercha-t-on à soulever la nation pour défendre ses foyers; le placard du 27 août 1655 qui ordonnait la levée du ban et de l'arrière-ban [1] resta sans effet de même que l'appel que trois ans plus tard (le 18 juin 1658), don Juan d'Autriche adressa de nouveau à la nation [2]. Aussi la Belgique fut-elle de nouveau mutilée : le traité des Pyrénées lui enleva le quart de son territoire (7 novembre 1659).

[1] *Placards de Flandre,* 5e vol., f° 1080.
[2] *Ibid.,* 5e vol., f° 1082.